



**HAL**  
open science

# Sur le paysage sociolinguistique et identitaire d'al-Andalus: observations historiques, systémiques, et voies de recherche

Francis Manzano

## ► To cite this version:

Francis Manzano. Sur le paysage sociolinguistique et identitaire d'al-Andalus: observations historiques, systémiques, et voies de recherche. 2<sup>o</sup> Forum Euro-amazigh de la recherche (Onomastique berbère et de la Péninsule Ibérique), May 2017, Granada, Espagne. hal-02501041

**HAL Id: hal-02501041**

**<https://hal.science/hal-02501041>**

Submitted on 6 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

# ***Sur le paysage sociolinguistique et identitaire d'al-Andalus : observations historiques, systémiques, et voies de recherche.***

*Texte de la communication présentée lors du second Forum euro-amazigh, Granada (Espagne), mai 2017.*

## **Table des matières**

- Résumé, mots-clefs, bio-bibliographie, p 2.**
- 1. al-Andalus, Ifrīqiyya, Wisigoths : continuités et « légitimité », pp 3-4.**
- 2. Un parcours méditerranéen « normal » : du Golfe du Lion au Maghreb, pp 4-5.**
- 3. Maghreb-Andalousie : l'interdépendance, pp 5-8.**
- 4. La menace du Nord, pp 8-14.**
- 5. Du système sociolinguistique tripolaire : de l'Ifrīqiyya à al-Andalus, pp 14-16.**
- 6. Le pôle roman, pp 16-22.**
- 7. Le pôle arabe, pp 23-24.**
- 8. Arabes et Berbères, emplacement du pôle berbère, pp 24 à 28.**
- 9. Conclusion : sur le pôle berbère et la conquête catalane, pp 28 à 33.**
- Bibliographie, pp 33 à 35.**

© *Tous droits réservés Francis Manzano*

*Les données et positions intellectuelles d'un chercheur appartiennent à ce chercheur comme au terrain dont proviennent ces données. Vous pouvez donc utiliser et citer librement ce document mais en ayant la courtoisie d'en citer la source.*

*francis.manzano@univ-lyon3.fr*

## ***Sur le paysage sociolinguistique et identitaire d'al-Andalus : observations historiques, systémiques, et voies de recherche.***

Francis MANZANO, Professeur émérite des universités  
Directeur honoraire du *Centre d'Études Linguistiques*, Equipe d'accueil n°1663  
Université de Lyon (Lyon 3 Jean Moulin)

---

### **Résumé**

Dans ce travail on examine quelques faits et hypothèses de contacts entre les langues et identités en présence dans la péninsule ibérique (al-Andalus) et en Afrique du Nord. Ces deux régions entretiennent des liens constants, et l'on peut penser au départ que ce qui se passe d'un côté peut aussi se produire de l'autre.

C'est pourquoi, après le rappel des conditionnements historiques qui ont pesé sur la genèse identitaire d'al-Andalus, on applique à la péninsule ibérique le principe d'organisation sociolinguistique polaire posé par l'auteur depuis plusieurs années. La réflexion, si elle confirme et éclaire le positionnement très élevé du pôle arabe dans le système sociolinguistique d'al-Andalus, permet aussi d'entrevoir plusieurs difficultés sur la manière dont on a jusqu'à présent posé les questions du « mozarabe » (pôle roman) et du berbère. Il est probable qu'on a simplifié, voire caricaturé le premier. On oublie souvent que le roman originel fut fondamentalement oral, à une époque où la Romania est en général mal connue. Néanmoins, la réflexion principale menée se fonde sur l'observation de langues écrites, qui n'est certainement pas la plus indiquée pour travailler sur une langue orale, minorisée et, bien souvent, cryptique. Le berbère a été également oublié de la donne. La manière dont on l'aborde en général ne convient pas davantage à une langue principalement orale et fortement minorisée, familière des procédures sociolinguistiques de dissimulation. Dans le système sociolinguistique d'al-Andalus, il est donc probable que la réflexion sur les langues orales stigmatisées (roman, berbère) devrait être reprise, mais à condition que les approches soient menées sur des bases nouvelles. Peut-être pourra-t-on alors enrichir notre connaissance anthropologique d'al-Andalus, et lever des inconnues qui pèsent sur notre compréhension globale de cette région et de cette époque de la Méditerranée occidentale.

### **Mots-clefs**

al-Andalus, Histoire, paysage sociolinguistique, langues romanes, arabe, berbère, langues en contact, identités, contacts lexicaux, organisations toponymiques, macro- et microtoponymie, anthroponymie.

### **Bio-bibliographie**

Francis Manzano (1952) a soutenu deux thèses de doctorat en microtoponymie et dialectologie des Pyrénées méditerranéennes au sein du Centre de dialectologie romane (Université Toulouse 2 : Doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, 1976 ; Doctorat d'Etat ès-Lettres, 1987). Durant ces travaux, il a notamment établi des relations avec le groupe des géographes toulousains du paysage dans le cadre scientifique posé par Georges Bertrand (Géosystème).

À partir de 1977 il a enseigné de manière continue la linguistique française et romane ainsi que la sociolinguistique dans différents établissements d'enseignement supérieur, au Maghreb, en Afrique subsaharienne (Burkina, 1981-1984) et en France. Au Maghreb, il a enseigné au Maroc [université de Fès (1977-1981), à l'Ecole Normale Supérieure de Meknès (1984-1987)] et en Tunisie [Ecole Normale Supérieure de Sousse (1987-1990)]. À l'université Rennes 2 (1991-2007) il a introduit plusieurs enseignements et axes de recherche en sociolinguistique, dialectologie et diachronie des langues romanes, en créant notamment la Revue *Les Cahiers de Sociolinguistique* (Presses universitaires de Rennes), avant d'occuper une chaire de dialectologie et langues régionales à l'université Lyon-3 (2007-2015). Dans cette université il a dirigé le département de linguistique, le master « recherche » de dialectologie et le *Centre d'Études Linguistiques* (CEL, Equipe d'accueil n° 1663). Depuis octobre 2015 il est professeur émérite et dirige différents travaux de doctorat relatifs au paysage linguistique et aux contacts de langues au Maghreb. Ses recherches ont porté principalement sur la linguistique romane et la dialectologie (occitan, catalan) et les langues minoritaires de l'Ouest de la France (gallo, normand). Un certain nombre de ses travaux sont accessibles sur les serveurs *Hyper Articles en Ligne* (HAL) et *Researchgate*. Concernant le Maghreb, il est revenu à plusieurs reprises sur une modélisation tripolaire du fonctionnement systémique langagier et de son environnement anthropologique et identitaire :

- « La francophonie dans le paysage linguistique du Maghreb : contacts, ruptures et problématique de l'identité ». Colloque international "*Le français au Maghreb*". Aix-en-Provence, 1994. Publications de l'Université de Provence, 1995. 13 pages.
- « Sur les mécanismes du paysage sociolinguistique et identitaire d'Afrique du Nord ». Revue *Langage et Société*, Paris, n°75, mars 1996, 38 pages.
- *Langues du Maghreb et du Sud méditerranéen*, Cahiers de sociolinguistique n° 4, 1999, 170 pages.
- *Noms propres, dynamiques identitaires et sociolinguistiques* (Cahiers de sociolinguistique n° 11, 2007, 216 pages)
- *Maghreb : une francophonie sur la brèche, une interface en Méditerranée* (Publications du CEL, Lyon, 2012, 306 pages).

### **1. al-Andalus, Ifrīqiyya, Wisigoths : continuités et « légitimité ».**

Ibn Khordadbeh (alias Ibn Khudāhbin ou encore Ibn Khurradadhbih), auteur d'un *Kitab al-Masalik w'al-Mamalik*/Livre des routes et des royaumes, en parle ainsi vers 870 :

*Le pays d'El-Andalous [est] situé de l'autre côté de la Méditerranée. Cordoue est à 5 journées de la mer. Depuis le littoral de la province de Cordoue jusqu'à Narbonne, ville frontière entre l'Espagne et le pays des Francs, il y a une étendue de 1.000 milles. Tolède, où réside le roi, est à 20 journées de Cordoue.*

*[.] Ce royaume est limitrophe du Pays des Francs, et au-delà s'étendent les contrées habitées par des peuples polythéistes. La dimension de l'Espagne, en long et en large, est d'un mois de marche à travers une contrée riche, fertile et abondante en fruits. Les montagnes qui la bornent au nord, sur la frontière des Romains et des Francs, sont couvertes de neiges [.]*

Narbonne est donnée comme le point extrême d'al-Andalus. Plus tard, Al-Zuhri (XII<sup>e</sup> siècle : *Kitab al-Jahrafiyya/Livre de (la) géographie*) développe la même idée mais en la précisant. Il écrit que Narbonne est le dernier point « conquis sur le pays des Francs », et ajoute que les Arabes trouvèrent à Narbonne une statue assortie d'un texte d'avertissement enjoignant aux « enfants d'Ismaël » de faire demi-tour, et qu'à défaut ils se battraient ensuite entre eux jusqu'à la résurrection. Cet « avertissement », lié à la prédestination, est le pendant, ou balise nord de l'empire arabe, comme la légende des 24 portes, ci-après, en constitue la balise sud.

Au moment où circulent ces livres, les Arabes ne contrôlent plus Narbonne. Mais du point de vue arabe et musulman, les Arabes ayant battu et supplanté les Wisigoths sont les héritiers ou dépositaires légitimes de la puissance antérieure, celle de la Septimanie et du reste, outre leur fonction de propagateurs de l'islam qui passe au second plan, dans l'immédiat du moins. Cette idée de la légitimité seigneuriale, de la « vicariance » arabo-musulmane sur le pays des Wisigoths permet d'expliquer beaucoup de choses : le manque d'empressement religieux de part et d'autre, au moins jusqu'au IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles ; les compromis de toutes sortes ; la volonté opiniâtre de reprendre ou d'affaiblir la marche de Septimanie et des Pyrénées méditerranéennes. En revenant longtemps vers la Narbonnaise les arabo-musulmans ne se voient pas comme des pillards mais, strictement parlant, reprennent leurs droits légitimes sur ces terres. Sur un plan sociolinguistique, la conséquence principale concerne l'implantation du pôle arabe dont la rapidité d'installation renforcera la puissance de cette langue.

Si légitimité-continuité seigneuriale il y a sur l'Espagne, il devient parfaitement normal que Tolède soit aussi le centre d'al-Andalus, avant déplacement vers Cordoue. Cette ville fut toujours un enjeu, un repère symbolique dans la mentalité andalouse, et l'on comprend que sa prise par les chrétiens, plus tard, en 1085, provoqua un vif traumatisme, qui laissait alors entrevoir les maux à venir.

On mesurera encore cette question de la légitimité en suivant cette anecdote fondatrice. Les Arabes découvrent dans le palais de Rodéric les 24 couronnes des rois wisigoths, puis :

*On y trouva aussi une table qui provenait, dit-on, de Salomon<sup>1</sup>, fils de David. Dans ce palais était une autre salle fermée par vingt-quatre serrures, chaque roi ayant ajouté une serrure à celle de son prédécesseur ; personne ne savait ce que cette chambre renfermait.*

---

<sup>1</sup> La Table de Salomon fait partie d'un ensemble mythique repris maintes fois par la suite.

*Le dernier roi de l'Espagne voulut en violer le secret, persuadé qu'elle recelait des trésors. Les évêques et les prêtres cherchèrent à lui représenter la gravité de cet acte, et le supplièrent de se conformer à l'exemple des rois qui l'avaient précédé, en lui disant : « Si c'est de l'or qu'il vous faut, nous vous en donnerons, à la condition que cette porte restera fermée. » Mais le roi, sourd à leurs prières, ordonna qu'elle fût ouverte. On y trouva des figures [ou statuettes] d'Arabes à cheval, avec leurs turbans et leurs costumes, armés d'arcs et de flèches. Ce fut en cette même année qu'eut lieu l'invasion de l'Espagne par les musulmans.*

## **2. Un parcours méditerranéen « normal » : du Golfe du Lion au Maghreb.**

L'idée d'un continuum entre nord d'al-Andalus et Maghreb, voire avec l'Orient entier, est mise en avant par Ibn Khordadbeh, quand il évoque les routes des marchands, juifs notamment :

*Ces marchands parlent le persan, le romain (grec et latin), l'arabe, les langues franque, espagnole et slave. Ils voyagent de l'Occident en Orient, et de l'Orient en Occident, tantôt par terre, tantôt par mer. Ils apportent de l'Occident des eunuques, des esclaves femelles, des garçons, de la soie, des pelleteries et des épées. [...] Les marchands qui partent de l'Espagne et du pays des Francs se rendent à Tanger et au Maroc, d'où ils se mettent en marche pour la province d'Afrique et l'Égypte. De là ils se dirigent vers Ramlah, visitent Damas, Koufah, Bagdad et Basrah, pénètrent dans l'Ahvaz, le Fars, le Kerman, le Sind et arrivent dans l'Inde et la Chine.*

On trouve des communautés juives à l'intérieur de la péninsule (Aragon, Castille, Léon etc.)<sup>2</sup>, mais surtout le long du Golfe du Lion (Narbonne, Castelló de Ampurias, Barcelona, Tarragona, Tortosa etc.)<sup>3</sup>, ou « front de mer » (Occitanie-Majorque, chez Charles-Emmanuel Dufourcq, 1975 : 13-33). Elles sont particulièrement bien attestées en Languedoc et en Provence, à Marseille, Arles, Narbonne, Toulouse. Henri Pirenne écrit ce qui suit (1937 : 53) :

*Certains juifs étaient marins ou du moins propriétaires de bateaux ; d'autres possédaient des terres cultivées par des colons ou des originarii ; d'autres encore étaient médecins. Mais l'immense majorité d'entre eux s'adonnaient au commerce et surtout au prêt à intérêt. Beaucoup étaient marchands d'esclaves, par exemple à Narbonne.*<sup>4</sup>

C'est une diaspora méditerranéenne régionale qui se fonde sur son rôle d'intermédiaire entre musulmans et chrétiens. Ces communautés durent opérer dans deux réalités d'époque : le « prêt maritime » et la « commande » (Dufourcq, 1975 : 35), d'autant que le prêt à intérêt était interdit par l'Église aux commerçants chrétiens (et bien que ceux-ci contournassent l'interdit). Par ailleurs, pénétrant régulièrement au sein de territoires contrôlés d'un côté par les Francs/Catalans et de l'autre par les musulmans, les commerçants juifs étaient très utiles car ils disposaient ainsi d'un réseau de renseignement utilisable par les deux adversaires.

---

<sup>2</sup> On rappellera brièvement que selon différents historiens, les juifs d'Hispania furent maltraités, rançonnés et persécutés par les Wisigoths. Pierre Bonnassie (1992a : 44-46) évoque une « chasse aux juifs ». Face aux persécutions et spoliations il est également probable que les juifs favorisèrent par leurs informations le passage puis la victoire des musulmans en Europe (ibidem).

<sup>3</sup> La présence de telles communautés est bien attestée par différents travaux anciens, dont ceux de Francisco Cantera Burgos (1901-1978).

<sup>4</sup> Voir le lien avec l'extrait précédent.

Comme le souligne Ibn Khordadbeh, à son époque les commerçants juifs parlent de nombreuses langues. C'est une contrainte normale du monde des relations maritimes et commerciales, mais il est plus intéressant encore de s'interroger sur la mention de *langue franque* [a(l)frandjiyya]<sup>5</sup>.

S'agit-il de germanique (= langue des Francs) ? Peu de chances, car à la fin du IX<sup>e</sup> siècle les Francs sont souvent bilingues<sup>6</sup>, et la Romania domine dans leurs pratiques : écrites bien entendu (dans les élites), puisque seul le latin dispose de l'autorité et de la visibilité nécessaire (langue du pouvoir, des chartes etc.) ; mais également orales pour le peuple qui adopte le latin vulgaire régional comme langue passe-partout du Golfe du Lion pouvant mettre en relation des Germains et des « romains ». Cette langue « moyenne » est en même temps la base de constitution de la langue d'oc méridionale (ou futur occitan) et du catalan, dans la moitié orientale des Pyrénées où l'on peut dire *a minima* qu'une koinè de type occitano-roman (Bec, 1963) a fonctionné sans difficulté entre Provence et Catalogne. Elle pointe d'ailleurs dans différents documents bigarrés du XI<sup>e</sup> siècle, comme ici :

*Iuro ego Ramond, fili Estefania, ad ti Ramond, fili Ermensed, fideles ti seré de ista ora adavant per directa fede, senes ton engano, com omo debet esser a son segnore ad qui se comanda...  
[fr. Je jure, moi Raymond fils de Stéphanie, à toi Raymond, fils d'Ermessend, que je te serai fidèle à partir de cette heure et dorénavant, par droite foi, et sans tromperie à ton égard, comme un homme doit l'être à son seigneur à qui il se recommande...]<sup>7</sup>*

Cette langue romane commune du Golfe du Lion doit présenter différents « tiroirs » en allant de styles relativement soutenus (comme dans l'extrait précédent) jusqu'à des variétés triviales réduites, de type pidgin. Dans l'ensemble, ce système polymorphe ne requiert pas de grandes connaissances pour être pratiqué. C'est pourquoi il avait toute chance de devenir la source d'une première *lingua franca* ou langue de troc à base romane, modifiée ensuite au contact des autres langues en présence, et en fonction des innovations culturelles et commerciales locales. Les marins et commerçants la propagèrent forcément (outre leurs langues propres), et elle devenait structurellement un indispensable véhiculaire dans les relations avec les peuples de l'intérieur. La réflexion, tout en ayant donc une implication sur la constitution langagière et identitaire d'al-Andalus, concerne aussi de près l'origine des langues romanes de la région, et la genèse de la *lingua franca* en Méditerranée (Manzano, 2012 : 203).

### **3. Maghreb-Andalousie : l'interdépendance.**

Accréditent encore l'idée de la continuité la rapidité du passage de l'Ifrīqiyya à l'Hispania et de la pacification (toute relative) du Maghreb, puis de l'Espagne wisigothique. Entre l'arrivée des Arabes en Lybie et dans le sud tunisien (vers 650) et la prise de Narbonne (720), il s'est écoulé 70 ans. C'est exceptionnellement rapide et les modèles transportés (notamment langagiers et culturels) par les uns, supportés par les autres, ne peuvent subir dans une période aussi courte des évolutions fondamentales.

---

<sup>5</sup> Manuel Sanchis-Guarner (1980 : 28-29).

<sup>6</sup> Les « vrais » germaniques de la région, les Goths, sont plus avancés encore dans la romanisation. Leurs élites ont commencé le basculement notamment sous les règnes d'Euric (466-484) et surtout d'Alaric II (484-507).

<sup>7</sup> Transcription et traduction par Pierre Bonnassie (1992b : 171).

Le résultat principal est que le Maghreb devait par la suite toujours coller à l'Andalousie, celle-ci n'étant définitivement que l'extension d'un espace spatio-temporel d'abord africain, ou si l'on préfère : euro-africain.

L'Histoire complète d'al-Andalus donne différentes preuves de cette continuité Andalousie-Maghreb. On voit régulièrement les pouvoirs locaux ou régionaux d'al-Andalus se tourner, souvent en dernier ressort, vers diverses puissances ou dynasties maghrébines. « En dernier ressort », car le long épisode des *Taïfas*, révèle bien que le prix à payer peut être lourd pour les communautés locales, à commencer par ceux qui demandent l'aide, ainsi que le montrent les dominations almoravide (1086-1147) et almohade (1147-1229). Celles-ci amènent une apparente « sécurisation » d'al-Andalus, mais les remèdes ne traitent pas la maladie sur le fond. Sans ces apports berbères, et de plus en plus à partir du X<sup>e</sup> siècle, al-Andalus est fragile par rapport à la reconquête chrétienne, bien que circulent régulièrement des apologues de la force d'al-Andalus et des appels au djihad (Guichard, 2001).

Avant même les Almoravides et Almohades, on avait vu al-Manşūr<sup>8</sup> attirer à Cordoue (981), en leur faisant des ponts d'or, les chefs de différentes tribus Zenata chassés par les Zirides du Maghreb (Sénac, 2006 : 77-79). Le phénomène avait en réalité commencé dès le début d'al-Andalus. Bien qu'on ait du mal à chiffrer les suppléments humains engendrés, à chaque fois des centaines, des milliers, voire des dizaines ou centaines de milliers de personnes s'installèrent, renforçant ainsi la majorité berbère et plus largement non-Arabe. Au passage ceci favorisa inévitablement la montée d'un arabisme quasi-sectaire face à ce dépassement de toutes parts de l'arabité « vraie » par des identités difficiles à accepter, gérer ou intégrer. Aux yeux des élites, ces Berbères restaient bien des barbares, la tiédeur de leurs pratiques religieuses comme aussi bien l'excès de leur rigorisme les désignaient comme une population suspecte, qui pillait à la première occasion<sup>9</sup> et que beaucoup haïssaient comme leur propre fléau « interne ».

Quoiqu'il en soit, on est donc en présence d'une véritable « noria » entre Andalousie et Maghreb, et al-Andalus (ses élites comme le peuple) semble avoir conscience qu'elle importe son propre poison. Mais cette même idée nous ramène à l'idée corollaire qu'al-Andalus, en dépit de son étendue géographique et de sa durée historique, fonctionna dans son ensemble comme une « tête de pont » plutôt que comme un véritable « pays », sans parler même de « nation », concept qui ne convient sans doute pas, alors qu'au contraire chez les gens du nord c'est ce principe de cristallisation nationale qui armera de plus en plus les ennemis d'al-Andalus, surtout à partir du XI<sup>e</sup> siècle.

Corrélativement, il est impossible de permettre à al-Andalus développement économique et sociétal, sans un contrôle du Maghreb et des routes trans-sahariennes, de Sidjilmassa et de la boucle du Niger, d'où à nouveau poids, transactions et coups de force réguliers des tribus berbères qui contrôlent

---

<sup>8</sup> Plusieurs personnages ont porté ce qualificatif de Manşūr/al-Manşūr « (le) Victorieux ». Celui-ci, *Ibn Abi Amir al-Manşūr* (connu comme *Almanzor* dans la tradition espagnole), devint *hâdjib* (maire ou chambellan du palais), usurpant le pouvoir en 976/978 et l'exerçant jusqu'en 1002, date de sa mort. Sa réputation de fléau des chrétiens du nord est fondée sur une bonne cinquantaine d'expéditions et de victoires sur les chrétiens libres.

<sup>9</sup> Parmi d'autres événements, le siège puis le sac de Cordoue par des Berbères en 1013 répandit l'épouvante. Aux yeux de beaucoup, cela confirma le stéréotype de la vénalité et de la sauvagerie de ces gens.

étroitement ces routes. Du Sahel africain proviennent différentes denrées rares et prisées, mais également un apport continu de populations polythéistes, animistes, donc potentiellement serviles, dont le rôle sera important pour l'ensemble des sociétés maghrébines et andalouses, tout en servant de repoussoir ethno-identitaire.

La dépendance économique est bien étayée. Al-Idrissi, dans son *Kitâb nuzhat al-mushtaq fî ikhtirâq al-âfâq* (milieu du XII<sup>e</sup> siècle)<sup>10</sup> revient de manière récurrente sur les liens économiques d'interdépendance entre l'Andalousie et les ports marocains. Il jette un éclairage très intéressant (III<sup>e</sup> 'Iqlîm, I<sup>er</sup> ġuz'), notamment à propos de a-Salâ (Salé) et de b-Marsâ Faḍḍâla (actuellement Mohammedia) :

(a) *Les navires d'Išbīliyya (Séville) et de toutes les villes maritimes d'Andalousie y jettent l'ancre [dans l'embouchure du Bou-Regreg] et en repartent avec toutes sortes de marchandises. De Séville ils apportent de grandes quantités d'huile qui est la denrée par excellence des Andalous, et emportent des vivres vers l'ensemble de l'Andalousie maritime.*

(b) *Marsâ Faḍḍâla est visitée par les navires d'Andalousie et ceux de tout le rivage méridional qui en emportent des cargaisons de vivres : blé, orge, fèves, pois chiches et aussi des ovins, caprins et bovins.*

Sachant qu'al-Andalus compte des villes parmi les plus peuplées de la région (Cordoue en tête), on a une idée des dangers que faisaient courir les incessantes rebellions berbères, les séparatismes et obstructions de toutes sortes et, du même coup, l'obligation systémique de contrôler l'Afrique du Nord pour limiter les effets néfastes de cette dépendance. Le texte attire aussi notre attention sur l'existence d'une quasi-monoculture de l'olivier au sud d'al-Andalus et donc l'émergence logique d'une zone de spéculation pré-capitaliste fondée sur des groupes d'exploitants et de commerçants constitutifs des bourgeoisies cordouanes et sévillanes, plus généralement andalouses, dont la pression pouvait conduire à maintes rébellions sociales et politiques.

La relation Maghreb-Andalousie est plus complexe certainement, mais on voit bien aussi qu'en tirant de tels fils, c'est la fragilité de l'ensemble qui ressort. Pour finir avec ce thème, le Maghreb est bien souvent, et très clairement, une véritable épine dans le pied de l'Andalousie. La défaite de *Las Navas de Tolosa* (juillet 1212) peut être largement mise sur le compte des rebellions berbères dans la région de Fès ou aux Baléares et en Ifrīqiyya (Clot, 2004 : 284-286). Pendant l'effort militaire consenti par les Almohades sur ces multiples théâtres, les princes chrétiens s'organisaient, résolvaient une partie de leurs propres conflits et le pape promettait des « indulgences » aux combattants, actant ainsi un vrai passage à la croisade religieuse. Musulmans andalous ou maghrébins devenaient dès lors des cibles religieuses indiscutables (Manzano, 2012 : 216-217), mécanique que les Castellans allaient développer. Épisode révélateur dans l'épisode : devant le péril, le Calife Mohammed traversa le détroit pour récupérer des troupes fraîches et les faire passer depuis *Sabta* (Ceuta), en vue de la bataille. 300.000 hommes auraient

---

<sup>10</sup> Traduit par : *Livre de divertissement pour celui qui désire parcourir le monde* ou *Amusement pour qui désire parcourir les différentes parties du monde*. Al-Idrissi, sans doute né à Sabta/Sebta (Maroc), fut au service du roi normand Roger II de Sicile, souverain protecteur des intellectuels, mais qui guerroya aussi et s'implanta sur les côtes tunisiennes durant plusieurs années.

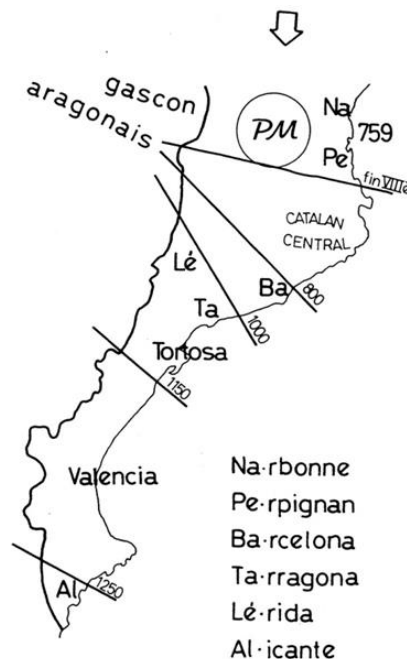


été levés, ce qui semble exagéré. De toute façon, cela ne suffit pas et l'effondrement eut lieu : les derniers temps d'al-Andalus s'annonçaient (Clot, 2004 : 285).

#### 4. La menace du Nord

**4.1. Quelques faits au Nord : conquête et perte du Narbonnais.** Narbonne ('*Arbuna*) est conquise en 719 et sera le siège d'une nouvelle province d'al-Andalus jusqu'à fin des années 750<sup>11</sup>. On évoque une conquête facile, ou par surprise. Peu importe, dans la mémoire collective régionale mais aussi dans l'ensemble méditerranéen, cette ville n'était pas la moindre : capitale de la première province romaine (*Narbo Martius*) et siège historique de la Gaule narbonnaise sur la Via Domitia, ville de repli des Goths face à la pression franque<sup>12</sup>. Dans l'esprit des Arabes, cette conquête parachevait symboliquement une entreprise dont nous avons souligné à leurs yeux la légitimité probable, en dépit des signes visibles d'un affaissement de la cité depuis ses origines glorieuses (repli, régression, rétrécissement des enceintes successives). Abd-er-Rahman ben Okba (gouverneur en 756-759) doit céder finalement Narbonne et le nord des Pyrénées, sous la pression de Pépin le Bref. Un nouveau processus se met donc en place, mais néanmoins les raids arabo-musulmans sur la Septimanie se poursuivront encore longtemps.

**4.2. De la Marche d'Espagne.** Compte-tenu des résistances arabo-musulmanes observées, on voit mûrir rapidement chez les Francs (Charlemagne notamment) l'idée de mettre en place une Marche (lat. *marca*) ou zone-frontière de sécurisation au sud de leur empire, située dans les Pyrénées méditerranéennes (PM).



<sup>11</sup> Les autres sièges de provinces sont alors : Cordoue, Tolède, Mérida, Saragosse.

<sup>12</sup> Lors de la bataille de Vouillé (507), Alaric II fut tué et les Wisigoths défaits par les Francs. Narbonne devint à ce moment métropole des Wisigoths, avant le transfert complet de l'autorité à Tolède (554).

Cet espace géographique concerne en priorité la future « Vieille Catalogne », mais aussi différentes régions montagneuses ou littorales de l'Aude et du Roussillon. La prise de Gérone en 785 permet aux Francs de dépasser les limites de l'ancienne Septimanie, ils prennent Barcelone en 801.

La progression des Francs à partir des Pyrénées méditerranéennes (PM) marque un long temps d'arrêt après le contrôle de Barcelone. Cette stagnation peut être mise en rapport avec le contrôle vigilant par les Arabes de la vallée de l'Èbre, mais aussi avec la stabilisation « interne » que visait la Marche d'Espagne. La méthode de sécurisation tient en 3 points essentiels :

a) laisser dans la région des hommes et des structures fiables. C'est l'origine des Comtés, qui vont constituer un véritable treillis des Pyrénées méditerranéennes, du Carcassonnais à la région de Barcelone. Mais pour que les hommes et les structures soient réellement fiables, il faut les doter de territoires, de revenus et d'autorité, c'est la source de la féodalité et de la vassalité ;

b) encourager l'installation de moines, de monastères coordonnés au nouveau système d'occupation de la région. Ceux-ci, à leur tour, installent leur propre système de chapelles, de prieurés, entrant toujours plus dans la prise en main du pays ;

c) se servir des Goths et Romains chrétiens d'Espagne chassés par les Arabes, ou ayant fui leur domination. Le modèle ou contrat le plus couramment adopté est celui de l'aprision (*per aprisionem*). La terre ou ensemble de terres doit être mis(e) en valeur durant trente ans, après quoi elle appartient définitivement à la lignée du créateur. Impliquer les « Mozarabes » revenait à bénéficier de leur connaissance des arabo-musulmans et des langues d'Espagne (arabe, berbère), de leurs identités et coutumes, ce qui était très important pour espérer défaire ces nouveaux-venus que l'on connaissait encore très mal. De cela nous avons différentes preuves. Gillard & Sénac (2004) reviennent en particulier sur plusieurs cas. Citons rapidement l'un des premiers cas historiquement connu. C'est celui de Jean, installé à *Fontjoncouse*, Aude (alors : *Fontes* ou *Villa Fontejoncosa*) avec ses proches (*cum hominos suos*). Cela se passait en 793, l'année même où un raid arabe se produisit à quelques kilomètres de là, laissant une marque indélébile dans la mémoire régionale (bataille et razzia dite de l'Orbieu, rivière des Corbières).

On peut également suivre ces réinstallations d'Espagnols, par l'observation de l'hagiotoponymie. Fontjoncouse est placée sous l'auspice de Sainte Léocadie, il s'agit d'une sainte de Tolède (morte en 303)<sup>13</sup>. D'autres saints d'origine espagnole ont été ainsi « installés » dans la région, comme *Cucuphat*, saint d'origine africaine ou orientale, martyrisé près de Barcelone à la même époque, qui est à la source de toponymes comme *Sant Cugat del Vallès* (province de Barcelone) ou *Saint-Couat-d'Aude*.

Globalement, la méthode de sécurisation développée dans cette moitié orientale des Pyrénées eut beaucoup d'avantages, et allait par la suite être peu ou prou reprise, adaptée et systématisée. C'est l'origine toponymique de la *puebla* (cast.) ou *pobla* (cat.).

---

<sup>13</sup> Dans le même ordre d'idée une commune des Pyrénées-Orientales (Cerdagne) porte le nom de *Santa Llocaia* (fr. *Sainte Léocadie*).

Quand on creuse un tant soit peu cette question des « Espagnols » réinstallés, on va de surprise en surprise. Gillard & Sénac (2005) scrutent les listes disponibles, les anthroponymes y sont massivement latins (type *Asinarius*, *Galbinus*, *Amabilis*) ou germaniques (type *Gisclafredo*, *Odilone*, *Ademaro*). Dans un acte de 812 pourtant, au côté des précédents, apparaissent quelques anthroponymes de type arabo-musulman comme *Soleiman*, mais aussi *Zatemilteis*. C'est semble-t-il une forme construite derrière laquelle les auteurs reconnaissent une fonction (lat. *Milites*) venant en sus de l'anthroponyme. Les auteurs y reconnaissent un personnage très connu (*Zatum* ou *Zaddo*), gouverneur de Barcelone et qui avait tenté un rapprochement avec Charlemagne en 797. Ce cas n'est semble-t-il pas isolé<sup>14</sup> et semble montrer que des musulmans, parfois de haut rang, ont pu passer dans le camp des Francs durant cette période.

**4.3. La Marche d'Espagne, miroir angoissant d'al-Andalus.** Au début de l'un de ses articles, Pierre Sénac (2002), fait observer ce qu'il pense être un paradoxe. Les relations entre Carolingiens et Abbassides, aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles :

*« ... ne sont attestées que par des sources latines. Aucun auteur arabe ne les mentionne, y compris l'historien Tabarî (m. 923), pourtant bien informé des affaires de l'Orient à cette époque ».*

Pierre Sénac dit que les raisons en restent obscures, mais l'une des hypothèses qu'il formule est que ces relations pouvaient sembler « illicites aux yeux des musulmans ».

C'est assurément un élément d'explication, et on ajoutera que la Septimanie était devenue en quelques dizaines d'années un miroir négatif de l'entreprise arabe et de la *'umma* musulmane. Ici des musulmans devenaient ou redevenaient chrétiens au grand jour, s'alliaient à des chrétiens, des juifs, ou procédaient à des intermariages<sup>15</sup>. Comment parler de ces différentes sortes d'écarts ou de franches apostasies qui savaient les fondements coraniques ?

**4.4. La pression nordique reprend et s'organise.** On peut reprendre globalement le phénomène et le suivre dans son déroulement géolinguistique. Après la prise de la ville de Barcelone en 801, des villes proches comme Lérida (cat. *Lleida*) et Tarragona vont rester plus longtemps hors de portée. Entre le Roussillon (cat. *Rosselló*), l'Ampurdan (cat. *Empordà*) et la région de Barcelone, un nouveau segment de la Romania est en train de s'affirmer, sur un plan identitaire, langagier et politique. C'est la zone du « catalan central », ou zone historique d'émergence et de référence de la langue catalane, où la Marche d'Espagne a forgé et stabilisé durablement une identité collective qui se traduit politiquement par la mise en place d'une première ébauche d'État en cours de détachement au sein de l'empire franc. On

---

<sup>14</sup> Ramon Martí (1986) avait repéré deux Hispani *Ababdela* et *Abderama* (titulaire d'un « vilar » dans la région de Girona/Gérone).

<sup>15</sup> À propos de mariages inter-ethniques et inter-religieux, le Nord donna vite le mauvais exemple, du point de vue musulman. C'est l'épisode de Munuza, Berbère compagnon de Tariq qui s'installa en Cerdagne, fit alliance avec le comte Eudes de Toulouse, lequel lui donna sa fille en mariage. Munuza fut pourchassé et tué. On sent bien qu'il cumulait tous les stéréotypes négatifs associés aux Berbères : de la versatilité à la vénalité, voire une disposition jugée presque « naturelle » pour l'apostasie.

rappellera à cet endroit qu'al-Mansūr, au cours d'une de ses expéditions, incendia Barcelone (985). Après le pillage de la région durant quelques mois, il regagna Cordoue riche de butin et de captifs<sup>16</sup>. Le ralentissement du mouvement dans la région de l'Èbre (environ 2 siècles) représente en réalité le temps nécessaire à la mise en place de cette unité nouvelle qu'est la Catalogne, à l'organisation de sa base et de ses superstructures. Le paradoxe des contacts de civilisations ou « recouvrements » (Braudel, 1966-II : 112-135) s'y confirme, car l'unité catalane puise dans les savoirs et techniques transmis par al-Andalus, sans céder toutefois sur sa propre logique identitaire et langagière. À cet égard, les emprunts théoriquement « arabes » du catalan, des emprunts très nombreux et même pléthoriques (Allières, 2001 : 219-221), mériteraient d'être datés, repris par le menu et véritablement intégrés dans un raisonnement culturel d'ensemble. Au-delà des approches déjà anciennes mais remarquables de Manuel Sanchis-Guarner (1980 : 77-101), de Josep Nadal & Modest Prats (1993 : 231-241), on verrait sans doute mieux ce que la Catalogne a digéré en amassant des territoires « mozarabes », arabo-musulmans, et des pratiques bilingues ou diglottes qui entraient dans la besace.

Marie-Claude Gerbet (1996 : 181), écrit à propos de la Navarre et de l'Aragon :

*Les voyages furent très nombreux à travers cette « frontière » très perméable, rendant possibles mariages mixtes, principalement dans les familles régnantes, mais aussi conversions et échanges culturels. Il y eut là une situation bien différente du Léon et de la Castille où le dépeuplement engendra souvent une séparation physique entre chrétiens et musulmans.*

Une telle porosité ne s'est sans doute pas réalisée uniformément dans les régions sous-pyrénéennes<sup>17</sup>, mais comment comprendre la longue suspension des opérations militaires sans de tels arguments ? Comment des implantations arabo-musulmanes dont on sait qu'elles étaient militarisées et puissantes à ce moment dans le continuum Saragosse/Tortosa, auraient-elles pu laisser se développer ce noyau catalan sans intérêts partagés, économiques en premier lieu ?

Cette politique peut aussi relever de ce que Cardini dénomme la « Realpolitik effrontée » (Cardini 2000 : 66). Une politique fondée sur de multiples compromis ou « porosités », une protection réelle des musulmans et juifs passés sous le joug franc/catalan, d'autant que les structures commerciales dont avaient besoin les Catalans pour fonder leur future puissance imposaient le respect de tels groupes.

Ensuite la progression reprend. L'alliance matrimoniale et dynastique avec l'Aragon en 1150<sup>18</sup> fut certainement un stimulant, mais il faut avant tout retenir cette idée majeure d'une Catalogne désormais solidifiée qui entamait une progression sur le couloir terrestre bordant la Méditerranée et en même temps sur les mers en direction des Baléares, des îles et de la péninsule italienne.

---

<sup>16</sup> La manière de faire, violente, d'al-Mansūr, se retourna à terme contre al-Andalus. Dans le cas de Barcelone précisément, le comte Borell II ne reçut pas le secours attendu de son suzerain franc Louis. Il se considéra donc comme délié de son vasselage (988) et ainsi naquit l'idée fondamentale d'une Catalogne indépendante qui reviendrait bien plus fort ensuite sur les successeurs d'al-Mansūr.

<sup>17</sup> Pour la question des mariages mixtes et des mélanges ethniques, on pense immédiatement à la partie centrale de la région sous-pyrénéenne, à la Rioja et à la famille des *Banu Qasi* (< Comte CASSIUS).

<sup>18</sup> Mariage de Raymond-Bérenger IV de Barcelone avec l'infante d'Aragon.

Avec la prise de Tortosa (1148), qui est à maints égards un verrou « arabe », le mouvement va s'accélérer. On a donc mis objectivement 347 ans pour faire progresser la domination chrétienne d'environ 180 kilomètres, entre Barcelone et cette ville de l'Èbre.

Peniscola, 1233 ; Castellón de la Plana (cat. *Castelló*), distante de 80 kilomètres, 1233 également. Valence enfin : 1248. La région d'Alicante suit, puis celle de Murcia. Dans ce secteur des tensions s'exprimaient depuis des années entre Catalans/Aragonais et Castillans, en vue notamment des partages à effectuer. Un traité à Cazola (1179) avantageait les Castillans dans cette région, aussi le modifia-t-on au traité d'Almizra (1244) avant de le compléter par les traités de Torrellas (1304) et d'Elche (1305) et l'extrémité du domaine linguistique catalan d'Espagne se fixa ici.

Une chose reste frappante, c'est la relative facilité de la conquête catalane à partir de l'Èbre. Il y eut certes des batailles, mais peu nombreuses et des sièges relativement peu coûteux. On voit plutôt les places assez souvent se livrer aux souverains chrétiens ou à leurs représentants. Une réflexion doit être poursuivie dans cette perspective, car le raisonnement a une incidence directe sur la gestion des langues et identités. Un des arguments est certainement que la puissance militaire des Catalans était de mieux en mieux connue, et respectée, outre la mémoire collective des combats dans les Pyrénées, globalement perdus par les arabo-musulmans. Mais en outre, puissants sur la mer et pendant qu'ils progressaient à terre, les Catalans disposaient déjà d'un réseau de comptoirs commerciaux et de relais culturels dans la Méditerranée et en Afrique du Nord. Il y eut donc à des degrés divers connaissance réciproque, également une forme de préparation à la domination qui approchait. Les Catalans étaient aussi bons commerçants et diplomates, ce qui dut leur servir dans la préparation de la « reconquête ».

Le contraste est net avec la zone de reconquête castillane, où les prises furent généralement plus violentes et problématiques, sans compter le grignotage extrêmement violent cette fois du Royaume de Grenade et de la région littorale de Malaga à Almeria, entre 1485 et 1492, et sans compter davantage les suites de ce mouvement au XVI<sup>e</sup> siècle : poursuite obsessionnelle des faux-convertis, des Juifs, inquisition, expulsion des Morisques, colonisation militaire des « presidios » de la côte algéro-marocaine, et guerre portée au Maghreb.

Plusieurs signes montrent que du côté oriental, les choses se sont dans l'ensemble passées autrement. *A contrario*, l'incorporation définitive de la Catalogne au royaume d'Espagne (XV<sup>e</sup> siècle) eut sans doute l'effet de propager dans la zone catalane des méthodes que l'on n'avait jamais suivies dans le secteur aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Un exemple parmi d'autres : lors du décret d'expulsion des Morisques (1609), les régions situées entre Valence et Alicante comptaient une population principalement, ou de manière importante, morisque. Des milliers de ces personnes se retranchèrent dans les montagnes de *Benigembla* (cast. *Benichembla*) avant d'être réduites ou expulsées.

Pierre Guichard (1992b : 138 et suiv.) de son côté, s'appuie sans doute avec raison sur la structuration du monde paysan que les Catalans rencontraient, une direction qui devra encore être creusée. Un monde rural moins pénétré par les structurations verticales et urbaines que le centre d'al-Andalus affichait, à

Cordoue, Séville, Grenade, et différentes régions fortement arabisées. Guichard toujours écrit pour les premiers siècles de l'occupation (1969 : 106) :

*Les zones les plus fortement arabisées — les grandes vallées de l'Andalousie, la région de Tolède, la vallée de l'Èbre — sont très vite le cadre d'un développement urbain qui constitue l'un des traits originaux de la civilisation de l'Espagne Omeyyade.*

« Arabe » et « urbain » s'éclairent mutuellement. Emprise religieuse, contrôle politique et administratif en découlent. Dans la zone orientale en revanche, moins de fonctionnaires, un ou deux personnages respectés, « anciens » (cat. *vells*) ou « faqîhs », mais surtout une communauté de paysans plus ou moins riches sans doute mais solidaires, liés les uns aux autres par une exploitation commune des terroirs. Dans le même travail de 1992, Guichard fait une seconde remarque, brève mais pénétrante. Les textes qui permettent de comprendre des redditions obtenues sans difficultés<sup>19</sup> mentionnent régulièrement l'*aljama* du lieu, terme dans lequel Pierre Guichard reconnaît « la djema'a kabyle » (1992b : 143). Quand on connaît les fonctionnements des communautés berbères au Maghreb, cela revient immédiatement à cerner la personnalité collective paysanne berbère. Ces différents points confortent l'idée d'une conquête très particulière, ce que Gerbet (1992 : 195) relie pour sa part aux « dons de diplomatie » du souverain chrétien Jacques 1<sup>er</sup> :

*Lors de ses conquêtes... presque tous les musulmans restèrent sur place... En général, il imposa aux musulmans de verser un tribut représentant un sixième de la récolte, reconnu leurs lois et leurs coutumes à condition qu'ils partagent les villes avec les chrétiens. Les accords furent formulés en termes presque féodaux. C'est ainsi qu'à Jativa [cat. Xàtiva] le gouverneur, accompagné de cent hommes les plus importants de la ville, vint lui rendre hommage à la mode musulmane, en lui baisant la main.*

Mais au total, face aux progressions des gens du Nord (Galiciens et Portugais, Castellans ou Catalans), de plus en plus constantes, organisées et durables, et surtout sans retour possible, comment ne pas comprendre la montée d'une profonde angoisse au sein d'al-Andalus. C'est la peur ou la menace de la fin que l'on entrevoit de plus en plus, même si l'on vit ici depuis bien longtemps. Peut-être réussira-t-on à se ménager quelques portes de sortie ? Dans ce contexte, les discours officiels, les parades, les missions de « repréailles » comme les campagnes déjà évoquées d'al-Mansûr, tant qu'elles furent possibles du moins, ne rassurent pas ou plus, sauf ceux qui ont décidé de fermer les yeux.

En réalité, ce climat délétère pour al-Andalus avait commencé presque immédiatement, dès le VIII<sup>e</sup> siècle. C'est pourquoi nous avons relié dans les lignes qui précèdent la recherche d'une « légitimité » initiale (dont s'est entourée la conquête d'al-Andalus) et l'attrait comme la menace du Nord et de la frontière, qui pèsent lourdement dès le début. C'est aussi pourquoi intégrer et comprendre la Marche d'Espagne dans le raisonnement global est important, car c'est ici que pour la première fois a été

---

<sup>19</sup> On voit, parmi bien d'autres exemples, la communauté de *Peniscola* (cast. *Peñíscola*) après la prise de Burriana (cat. *Borriana*) et à l'issue semble-t-il d'un premier siège, faire savoir à Jacques I<sup>er</sup> d'Aragon, qui se trouve alors à Teruel, qu'elle est disposée à la capitulation. L'affaire se règlera assez simplement, en présence d'une large communauté qui accueille très honorablement le souverain.

identifiée cette menace, qui sous des formes diverses allait constamment perturber al-Andalus, lui interdisant de se concevoir comme un véritable État et lui renvoyant en permanence une imagerie négative et les linéaments d'une déconstruction.

## **5. Du système sociolinguistique tripolaire : de l'Ifrīqiyya à al-Andalus**

**5.1. Quelques rappels.** Nous avons proposé un schéma dit « tripolaire » d'analyse des langues et identités du Maghreb en 1996. Des éclaircissements ont été donnés par la suite dans le cadre d'une réflexion sur la francophonie de l'Afrique du Nord, notamment en 2005, 2007c, 2011 et 2012.

Dans la partie septentrionale ou romane de la Méditerranée occidentale (systèmes gallo-roman, occitano-roman et ibéro-roman) la norme visible est celle d'un fonctionnement binaire, qui permet en général à une langue sociolinguistiquement avantagée, d'avancer de manière frontale et brutale au détriment de langues périphériques. Ce schéma est typiquement celui de la langue française qui a dominé ses voisins de langue d'oïl avant d'entamer les domaines francoprovençal et gallo-roman méridional (ou occitano-roman), sans compter diverses langues non romanes de France (Manzano, 2000).

C'est un système voisin de type binaire qu'on retrouve à la base de la diffusion du castillan et du catalan. Au Maghreb se trouvent anciennement trois pôles d'attraction et non deux. Par suite la question même du contact des langues ne peut être abordée de la même manière en Afrique du Nord et en Europe.

**5.2. Un pôle purement autochtone (ou pôle 1)** apparaît dès la protohistoire. Il concerne le libyco-berbère auquel tous les nouveaux-venus (Phéniciens, Grecs, Latins, Arabes, Français ou Espagnols), ont été confrontés. Un lien typologique et diachronique est admissible du libyque (forme protohistorique) au berbère (forme historique) ou *amazigh*, pour le dénommer comme on le fait de plus en plus souvent.

**5.3. Un premier pôle exogène (ou pôle 2)** concerne deux langues d'origine sémitique. Le phénicien est la plus ancienne langue sémitique connue dans le secteur, en outre fondatrice de la plupart des systèmes graphiques de la Méditerranée, dont celui du Berbère. Devenu « carthaginois » ou punique en Afrique, cette langue fut en contact direct avec le latin. Le punique s'est répandu dans les 2/3 sud de la péninsule ibérique, avec des poussées probables vers la zone littorale des Pyrénées où des contacts/conflits sont avérés avec la langue grecque. L'autre langue sémitique, plus récente, est l'arabe. Selon toute vraisemblance, le punique, oralisé et dialectalisé, semble encore parlé à l'arrivée des Arabes<sup>20</sup>.

**5.4. Un deuxième pôle, exogène (ou pôle 3)** concerne encore anciennement les langues indo-européennes et romanes. Le latin notamment, puis ses successeurs diachroniques, dont des langues coloniales relativement récentes (portugais, castillan, catalan, français). Plus globalement, des compressions produites au nord ont eu des conséquences au sud. Ainsi des langues germaniques ont été utilisées dans la région, celle des Wisigoths (avant romanisation), et celle des Vandales.

---

<sup>20</sup> La continuité typologique a permis à différents grands arabisants du début du XX<sup>e</sup> siècle (dont William Marçais) d'avancer l'hypothèse que de nombreux locuteurs du punique passèrent sans difficulté à l'arabe dans les périmètres urbains notamment.

**5.5. L'incomplétude.** Depuis trois millénaires, quelle que soit la langue qui arrive dans le système, elle semble s'intégrer dans la continuité d'un pôle, ce qui la place immédiatement en position toujours « relative » au sein du système global. Ceci est capital. C'est autant visible pour le latin que pour l'arabe, et même le français. En plusieurs siècles, aucune de ces langues n'a pu saturer l'ensemble du système, contrairement à ce qu'on peut observer dans la Romania d'Europe.

**5.6. Fonctions des langues.** Chaque langue versée dans le système adopte une série de fonctions, soit propres à son pôle sous forme d'héritage en quelque sorte, soit qu'elle élabore dans sa propre logique de diffusion. Ainsi l'arabe fut d'abord une langue urbaine et à ce titre il reprit mécaniquement plusieurs fonctions du punique, puis du latin (officialité, droit, littérature). Mais il ajouta bien sûr la fonction culturelle, dans la logique de la diffusion du message coranique. L'arabe et l'islam constituent depuis le pile et le face de la même monnaie, c'est un argument puissant de diffusion, tout comme le christianisme (mais avec moins d'acuité) avait été précédemment associé à la diffusion du latin populaire dans les campagnes entre les III<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles.

**5.7. L'intégration des langues extérieures.** Chaque langue des pôles 2 et 3 arrive au départ sous le statut de langue superstructurelle/coloniale (punique, latin, arabe, français) et doit, pour s'établir durablement dans le système régional, tendre à investir la gamme la plus étendue de fonctions possibles et de territoires. Mais ce faisant elle tend à se dialectaliser, ce qui affaiblit d'autant son statut superstructurel initial (production de variantes diglossiques). C'est net pour l'arabe qui a ainsi engendré sa propre diglossie (*arabe dialectal vs arabe classique ou soutenu*), diglossie qui revient ensuite sur le paysage linguistique pour entraver voire paralyser les progrès de la langue en question. En même temps, en progressant, une langue découvre toujours ses limites. L'arabe a ainsi constamment buté sur le berbère, car le tissu identitaire profond du Maghreb est et reste berbère, même après islamisation. Les Carthaginois comme les Romains en avaient fait l'expérience : ces deux puissances reconnurent assez vite que le contrôle des Berbères, Gétules et autres Numides était une véritable chimère. Elles durent constamment composer avec cela, contrôler puis abandonner régulièrement d'immenses territoires.

**5.8. Blocages systémiques.** Outre les fonctions des langues que le point précédent évoque, il faut ajouter que dans un système tripolaire, chaque langue présente dépend des deux autres qui lui sont opposées. C'est pourquoi l'efficacité d'un pôle, quel qu'il soit, est constamment contrariée, affaiblie, par des réseaux de fonctions qui lui échappent en même temps dans les deux autres pôles et qu'il ne peut s'approprier. Ceci désarme inévitablement le faisceau agressif de la nouvelle langue.

**5.9. « Avantages » du binarisme.** *A contrario*, nous comprenons que dans un système bipolaire ou frontal l'efficacité est plus nette en cas de contact. Dans la sociolinguistique des langues dites « minoritaires » de France ou d'Espagne, très documentée depuis un demi-siècle, on sait comment une langue d'expansion A entre dans le sous-système territorial d'une langue B, généralement à partir de deux ou trois fonctions fondamentales telles que la fonction politique, l'existence d'une norme écrite bien constituée, la réalité d'un prestige généralement fondé sur une littérature écrite etc. Ce sésame permet ensuite à la langue importée de s'immiscer dans d'autres fonctions dont elle éjecte



progressivement la ou les langues locales. Généralement vers la fin du processus, il ne reste quasiment rien aux langues locales, qui sont progressivement supplantées sur leur propre terrain. Des langues très diverses, comme le gallo de Haute-Bretagne ou l'occitan du Languedoc-Roussillon<sup>21</sup> sont devenues réellement minoritaires ou ont déjà disparu des lieux où elles se parlaient cinquante ans en amont : marchés et commerce local, café et lieux de convivialité etc. Vers la fin du processus, on ne les entend plus que par fragments, courts et stéréotypés, traversant comme des comètes des discours tenus en français régional ou en castillan/espagnol pour l'Espagne. Au stade terminal, les langues régionales, vidées de leurs fonctions, deviennent des coquilles vides.

Les régionalistes d'Espagne ont parfaitement analysé et compris la mécanique de ce système frontal, l'ont inventorié puis tenté de le prendre à rebours. Je pense évidemment à la sociolinguistique catalane qui se fonde presque intégralement sur la récupération systématique et méticuleuse des fonctions confisquées par le castillan. C'est l'épais problème des relations entre castillan et catalan, qu'on ne saurait résumer en quelques lignes (Vallverdú, 1977).

**5.10. Regard systémique sur al-Andalus.** Nous avons souligné plus haut qu'al-Andalus fonctionnait principalement comme un épiphénomène du Maghreb. On pourrait donc penser que le système tripolaire a été importé et prolongé dans la Péninsule ibérique.

À première vue, les trois univers ethniques, langagiers et identitaires paraissent représentés au sein d'al-Andalus (berbère, sémitique, roman), mais il s'agit d'une tripolarité en trompe-l'œil, comme si lors du passage en Europe le système mutait du tripolaire au bipolaire. Le maillon faible est alors le berbère, comme cela apparaîtra plus bas, ce qui semble avoir longtemps décuplé la puissance de l'arabe.

## 6. Le pôle roman

Depuis 711, l'arabe et le berbère ont été mis en contact avec différents parlers romans issus des latins vulgaires de Bétique, de Tarraconaise ou de Lusitanie. Il est conventionnel de qualifier de « mozarabe(s) » les groupes qui conservèrent la religion chrétienne et s'arabisèrent à des degrés divers. Mais ce terme est flou et par ailleurs polysémique. En outre nous avons là un champ d'étude extrêmement polémique depuis deux siècles. La définition qu'on admet généralement aujourd'hui propose une filiation à partir de *musta'rab* « arabisé » (Laliena & Sénac, 1991 : 35), mais on voit très vite qu'elle pose des problèmes, notamment le fait qu'elle n'est attestée qu'en 1024 (soit trois siècles après la conquête). Elle manque de clarté et de lisibilité d'un point de vue sociolinguistique et identitaire, surtout quand on sait qu'on a très peu de témoignages directs de ces communautés et de leurs pratiques langagières : s'agirait-il alors exclusivement de groupes chrétiens arabisés linguistiquement ? ou de groupes alliant christianisme, pratiques langagières romanes et arabes ? de communautés favorisant interlectes et recomposition identitaire mi-arabe mi-romane ?<sup>22</sup> D'autre part, elle polarise à tort

---

<sup>21</sup> Auxquelles j'ai personnellement consacré beaucoup de travaux. Voir par exemple Manzano (2004, 2006, 2009).

<sup>22</sup> Il a existé justement une autre hypothèse étymologique, celle de *\*mixti arabes* (Aillet, 2010 : 2) qui résume bien l'ambiguïté de cette appellation et de la conception qu'on peut se faire des gens ainsi désignés.

l'attention sur le fait qu'on a affaire à des « Arabes » d'une manière ou d'une autre, ce qui est éternellement discutable. Enfin, les non-spécialistes qui viennent à s'intéresser à l'Andalousie médiévale ne comprennent pas ce terme qui impose des contorsions mentales. Nous reprenons donc encore cette expression, mais en l'assortissant généralement de guillemets. Il serait préférable de la remplacer par *roman/varietés romanes originelles* pour le langage, *chrétien* pour la religion, dénominations plus conformes aux réalités et moins ambiguës pour le grand public.

Au début du VIII<sup>e</sup> siècle, des parlers romans étaient donc en constitution, mais non aboutis. Pour avoir sous les yeux des souches clairement identifiables comme des protolangues romanes, il faut attendre au plus tôt le IX<sup>e</sup> siècle (*Serments de Strasbourg*, souche française ou langue d'oïl)<sup>23</sup> voire les X<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup> siècles pour le castillan (différentes *Gloses*), le XII<sup>e</sup> pour le catalan (*Homilies d'Organyà*), et même le XIII<sup>e</sup> siècle pour l'embranchement portugais. Essayons toutefois de tirer quelques fils.

**6.1. Des « romans » et non « une langue romane ».** Les variétés rencontrées étaient éloignées du latin dit classique (LC). Pourtant les observateurs arabes comme les locuteurs de ces langues (les « *Mozarabes* », ou la langue « mozarabe » Mz) les rattachaient spontanément à un pôle latin, non sans constater les uns et les autres des différences sérieuses, en matière de systèmes grammaticaux (déclinaison en LC vs. organisation analytique en Mz) ou en matière de lexique. Des mots spéciaux existaient forcément en « mozarabe » (agriculture, noms de plantes, traditions locales notamment) et variaient d'une région à une autre, comme dans le reste de la Romania. Face à l'arabe ressortait donc l'absence d'homogénéité du roman qui, cumulée à l'absence d'écriture, paraissait rédhibitoire.

**6.2. Une diglossie avérée.** L'écartement réel entre ces deux types de variétés relève clairement d'une diglossie que le « temps long » n'a pu régler comme cela s'est fait ensuite dans la Romania. Par leur intervention, les Arabes « figent » toute évolution normale cohérente du système. Des variétés romanes disponibles auraient émergé par la suite, comme en Afrique du Nord parallèlement, ce qui nous ramène une fois de plus à la continuité Maghreb/al-Andalus (Manzano, 1999). Il ressort que de telles variétés romanes du terrain, issues du « bourgeonnement » des langues naturelles dans le temps et l'espace (Sapir, 1921 : 107), empêchées trop tôt, ne disposèrent pas de repères valables, de norme(s) ou de parler(s) directeur(s). Le latin écrit, soutenu, ne pouvait y suppléer, car il constituait pour sa part une norme transcendantale accessible aux seules élites, mais que beaucoup dans les élites allaient progressivement quitter pour la nouvelle norme coloniale et culturelle, l'arabe.

**6.3. Le lien au culte, la « latinité ».** C'est pour beaucoup le lien entre religion chrétienne et langue(s) romane(s) qui fonde l'identification d'un pôle latin/roman, malgré la diglossie évoquée. On a donc souvent fait, à propos d'al-Andalus, comme si le « mozarabe » ou *romance* (ou *romandalusi*)<sup>24</sup> était du latin. On voyait là une sorte de riposte identitaire des chrétiens à la pression de l'arabe et de l'islam. Il est clair qu'un traumatisme profond dut s'emparer de ces communautés colonisées, réputées « latines »

---

<sup>23</sup> Le lecteur fera de lui-même le rapprochement diachronique avec les faits et la période diachronique plus haut évoqués à propos des Francs et de la Marche d'Espagne.

<sup>24</sup> Corriente, 2008.

mais dont la latinité était en gros « typologique » par assimilation, mais pour le moins douteuse. C'est l'une des explications possibles pour comprendre cette attitude générale que stigmatisaient Euloge de Cordoue ou Alvarus au milieu du IX<sup>e</sup> siècle : les « Mozarabes » allaient souvent directement à l'arabe qu'ils connaissaient mieux que le latin, un cran de plus et ces *dhimmi*, *nasâra* ou *'agâm* devenaient musulmans ou « muwallad(s) », ou « muladi(s) »<sup>25</sup> (Dufourcq, 1978 : 141 ; Laliena & Sénac, 1991 : 34). En effet, sauf dans les milieux très cultivés, la « vraie » langue latine était en perdition, difficile à observer ou simplement à apprendre. En revanche l'arabe, par sa qualité de langue écrite soutenue, ouvrait les portes d'une intégration sociale nouvelle.

**6.4. Faiblesses du pôle roman.** Le lien au culte chrétien, s'il entretient le pôle roman, en constitue en même temps le point faible. En s'arabisant, au moins dans les débuts, chacun pensait franchir une étape d'intégration langagière, sans perdre sa religion. Mais cette façon de négocier la transition identitaire était condamnée. L'arabe, langue de l'écrit et de la réussite sociale, apparaît par ailleurs totalement soudé à l'islam qu'il porte avec lui. Ceux qui espèrent autre chose constatent assez vite les limites que confère l'arabo-christianité, ici comme au Maghreb voisin. En outre, les pouvoirs publics, peu enclins à favoriser des conversions trop nombreuses<sup>26</sup>, introduisirent des mises à l'épreuve, par exemple en reportant la qualification de *muwallad* une génération après la conversion, et/ou en tentant de percevoir la *dhimma* chez ces derniers. Malgré de telles embûches, cette double voie de l'acquisition de l'arabe et de l'islam allait s'amplifier, conformément au principe que la sociolinguistique (depuis les années 1970) qualifie de « principe de loyauté ». Celui-ci comporte évidemment des aspects langagiers (s'aligner au mieux sur la langue motrice, en l'occurrence l'arabe), mais également un versant religieux qui tire inévitablement vers la conversion, sans oublier un versant purement sociétal : vivant dans *cette* société, les « Mozarabes » en partageaient nombre de points de vue, sur les mœurs collectives, la politique, les opérations armées etc. même si ces conflits portaient sur d'autres chrétiens, ces derniers vus « ailleurs », du moins tant que les relations inter-ethniques furent souples (VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle).

**6.5. La désagrégation du christianisme.** Parallèlement, les communautés « mozarabes » sont travaillées par diverses contaminations des dogmes et des pratiques socioreligieuses. Si cela ressemble encore au principe de loyauté, on évoquera plutôt un « principe d'alignement sociétal » ou normalisation collective. Le principe fondé par l'arianisme des Wisigoths (unicité de Dieu, non-divinité du Christ) avait été officiellement dénoncé un bon siècle avant l'arrivée des Arabes<sup>27</sup>. Mais il s'était probablement maintenu de manière cryptique et alimentait les réticences à admettre le dogme catholique de la Trinité. On constate une avalanche de « discrets cheminements » (Dufourcq, 1978 : 90) qui sapent les fondements du catholicisme. Arguments nestoriens, adoptianistes, sabéliens, migécien, cassianiens (ou

---

<sup>25</sup> Ar. *Muwalladun*.

<sup>26</sup> Le gouvernement d'al-Andalus perdait en effet des sources appréciables de revenu (plusieurs auteurs), puisque les néo-musulmans n'étaient plus astreints à la *dhimma* (supplément d'imposition pour les chrétiens et les juifs). En outre, dans la constitution « sectaire » ou « pyramidale » de l'arabo-islamité, Berbères, Muwallad(s) et « Mozarabes » (sans doute à des niveaux différents) avaient en commun d'être mal jugés et souvent suspectés.

<sup>27</sup> Le premier roi catholique parmi les 24 plus haut envisagés (Ibn Khordadbeh) est *Rocar(è)de* (586-601).

cassianistes), jovinaniens (Dufourcq, 1978 : 89 à 92), contre lesquels l'Église doit lutter pied à pied et qui révèlent des proximités souvent flagrantes avec l'islam. En somme des formes de préambules, angoissants, à la pure et simple conversion musulmane. On ne peut entrer dans le détail mais ces différentes dérives : a) tendent à nier ou déplacer la divinité du Christ, Jésus étant éventuellement « habité par Dieu », et même déclaré « fils adoptif de Dieu » ; b) condamnent le culte des saints et des reliques ; c) reviennent sur le rôle des prêtres ou autorisent le mariage avec des non-chrétiens. Si l'on observe par ailleurs que le divorce par répudiation se répand (Dufourcq, 1978 : 92), ainsi que la circoncision (Dufourcq, 1978 : 146-147), on peut conclure avec lui (1978 : 92) :

*Dans toutes ces altérations du christianisme, se discerne facilement l'ascendant de la société arabo-islamique environnante.*

**6.6. Des langues de la maison, du quartier, de l'intimité.** Dans ce contexte, les pratiques romanes populaires originelles tendaient à être éliminées de la place publique. Une chose est certaine, l'écrit arabe, l'institution, les ignorent à peu près totalement, et se bornent généralement à quelques observations, par ailleurs très instructives, comme celles que relève Gallego (2003 : 127-130). Dans les textes qu'elle retranscrit on voit ces variétés qualifiées de *laṭīnī al- 'āmmī* (latin vulgaire) et plus souvent encore de *'ajamiyya*, qui semblerait s'appliquer initialement aux communautés chrétiennes. La chose est normale, car l'arabe, langue écrite et littéraire, n'est à parité sociolinguistique qu'avec le latin classique, que ses élites quittent, surtout à partir du X<sup>e</sup> siècle. Le roman populaire se retrancha donc comme langue de communautés étroites : langue de la paroisse, soit fermée sur elle-même, soit versée dans une diglossie romano-arabe et différentes formes de code-switching, avant de disparaître.

**6.7. Campagnes et villes.** Ces lectures romanes locales avaient peu de chances de se perpétuer dans des cadres urbains où la pression conjointe de l'arabe et de l'islam était plus forte. Toutefois des quartiers de chrétiens sont attestés, à Cordoue notamment. Ou des quartiers de néo-citadins dans lesquels des campagnards néo-urbains s'agrégeaient. Dufourcq (1978 : 154) les évoque, qui rappelle que de nombreux campagnards romans et chrétiens, pour fuir l'installation massive de musulmans autour d'eux prirent le chemin des villes, quand ils ne prirent pas le chemin des principautés du nord ou d'ailleurs. Les migrations au sein d'al-Andalus leur redonnent du poids car différentes pratiques romano-chrétiennes pouvaient ainsi revenir vers la ville, retardant paradoxalement l'agonie du christianisme.

**6.8. La « fin » des variétés romanes originelles ... liens avec le berbère.** Tout cela combiné, les communautés romanes originelles avaient peu de chances de résister à l'intrusion frontale de l'arabe. Aucune des fonctions en présence n'autorisait en théorie une résistance des langues locales, sauf à la campagne. Le tableau est sombre, mais la recherche sur ces communautés ne semble pas avoir été menée avec tous les moyens nécessaires, sans beaucoup de compassion également. On ne peut en effet étudier dignement une langue orale, stigmatisée et minoritaire, de gens le plus souvent méprisés par les normes centrales du système, à partir des textes écrits dans la langue du pôle qui les traque et les cerne. Les deux langues « faibles » du système de l'Andalousie médiévale, roman(s) originel(s) et berbère(s) n'ont pas la moindre existence légale de ce point de vue. Cette simple constatation suffit à nourrir des stéréotypes

totale­ment négatifs, celui de communautés chrétiennes égarées, dégéné­rées, caricaturales de la grandeur « latine ». Dans les campagnes ce sont des paysans arriérés, à peine récupérables par l'islam. Si l'on dit que ce sont des « gens du Livre »<sup>28</sup>, beaucoup les voient surtout comme des polythéistes embourbés dans leurs erreurs, cultes des saints et reliques.

Malheureusement, dans ce débat capital autour de la « question mozarabe », et parallèlement de la « question berbère », on applique des raisonnements globaux, péremptoi­res, avec par exemple cette formule lancinante de Berbères ou de chrétiens qui s'arabiserai­ent « rapidement ». C'est d'autant plus étonnant que l'on reconnaît constamment l'indigence des sources relatives aux survivances des uns et des autres, c'est-à-dire sur le terrain. Pierre Guichard (1992a : 74) après avoir évoqué l'agitation chrétienne à Cordoue (IX<sup>e</sup>) écrit par exemple :

*Les communautés mozarabes des villes autres que la capitale ne nous sont connues que par quelques allusions éparses. Sur celle de Mérida ... un géographe arabe tardif apporte quelques indications révélatrices du niveau culturel très bas auquel se serait trouvés réduits les chrétiens de cette ville où un évêque est encore attesté en 869 mais où personne, à cette date, n'est encore capable de traduire une inscription latine. Quant aux mozarabes des zones rurales, on trouve en tout et pour tout deux lignes à leur sujet dans l'ouvrage géographique d'Ibn Hawqal, rédigé dans la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle : « Il y a en al-Andalus plus d'une exploitation agricole groupant des milliers de paysans qui ignorent tout de la vie urbaine et sont des Européens de confession chrétienne. Il leur arrive de se révolter, et d'aller se fortifier sur une hauteur ; la répression est de longue durée, car ils sont fiers et obstinés : et lorsqu'ils ont rejeté le joug de l'obéissance, il est extrêmement difficile de les réduire, à moins qu'on ne les extermine jusqu'au dernier, entreprise malaisée et longue.*

Passons sur le caractère éventuellement excessif/réducteur de l'extrait, ce qui ne permet pas de le discréditer. Ce passage semble se référer à des épisodes multiples entendus et compilés par l'auteur<sup>29</sup>, on pense notamment aux révoltes d'Ibn Marwan al-Djilliqi en Galice (début du IX<sup>e</sup>) ou celle, célèbre, d'Ibn Hafsun dans le sud-est du pays (fin du IX<sup>e</sup>). Le fait que les sources écrites soient indigentes est en réalité normal dans le contexte polaire que nous évoquons. Il est donc logique que de tels groupes, invisibles depuis le sommet de la pyramide sociale, se soient fermés ou même engagés, comme c'est le cas régulièrement en Espagne<sup>30</sup>, dans des parcours cryptiques où on les verrait de moins en moins.

Des recoupements de données très diverses laissent espérer dans l'avenir des ouvertures et des solutions nouvelles à propos de ces groupes « mozarabes » et [on le voit plus loin] du berbère. Le pan de recherche structuré par Cyrille Aillet (2008, 2010 notamment), tout en résumant clairement les débats continus autour de cette question, montre plus d'une fois combien persistent les idées reçues et notre ignorance quant à la disparition de telles communautés. Cyrille Aillet fixe toujours la limite probable de survivance au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, mais sa réflexion centrée sur une géographie évolutive du christianisme en al-Andalus revient sur une foule de faits surprenants (disparitions et résurgences notamment) qu'on n'a

---

<sup>28</sup> *Ahl al-kitāb* (Lalena & Sénac, 1991 : 35).

<sup>29</sup> Et d'ailleurs rappelés par Pierre Guichard dans le travail cité.

<sup>30</sup> Aussi bien du temps des Wisigoths (cf. les questions juive et catholique) qu'après al-Andalus *stricto sensu*, dans le cas des Morisques.

pas fini d'exploiter. En outre, différentes recherches archéologiques comme celles de Sonia Gutierrez (1996, 2007, 2008) signalaient de nouvelles voies dès la fin du XX<sup>e</sup> siècle : l'archéologie, l'étude des environnements « mozarabes » et des croisements des différentes communautés hors villes et hors centre d'al-Andalus, devraient conduire à un renouvellement profond de ce domaine de recherche.

**6.9. Bilan.** Les communautés « mozarabes » constituent la quasi-totalité de la population au début d'al-Andalus. Pierre Guichard (1992a : 77) évoque les travaux de Glick, reprenant ceux de l'historien américain R. W. Bulliet. On y considère que vers 912, les chrétiens constituaient encore les ¾ de la population d'al-Andalus. Les conversions s'accumulant au X<sup>e</sup> siècle, à la fin du Califat (début XI<sup>e</sup> siècle) le rapport se serait inversé et les chrétiens ne représenteraient plus que le ¼ de la population<sup>31</sup>.

L'affaiblissement de la Romania native et du christianisme doivent aussi être mis en rapport avec la raréfaction puis la disparition des évêchés. Cela se voit aussi en Afrique du Nord<sup>32</sup>. Les repères, les guides disparaissent donc les uns derrière les autres, et forcément le clergé, si important pour des catholiques. Les « pasteurs » n'étant plus là, qu'advenait-il alors des derniers croyants, livrés à eux-mêmes ? *Quid* de la voie cryptique de survivance, rarement évoquée dans les travaux sur al-Andalus ?

**6.10. Un chantier à reprendre.** Il est impossible d'entrer dans le détail de ce que l'on a pu dire ou écrire du « mozarabe ». Dans la romanistique diachronique (du portugais, du castillan, du catalan), on traite généralement la langue « mozarabe » comme un substrat qui aurait agi sur les langues véhiculaires les plus récemment imposées (catalan, castillan notamment). Trois secteurs majeurs de « transfert » se manifestent : les prononciations (phonétique/phonologie), le lexique (choix régionaux), l'onomastique (en particulier la toponymie). Suivent quelques exemples tirés d'observations de Sanchis-Guarner (1980 : 91-101) et Nadal & Prats (1993 : 223-231) dans le triangle Maestrat/Valence/Baléares.

**6.10.1.** Les parlars romans d'Espagne, comme ceux d'Afrique du Nord, semblent *a priori* se situer dans la « Romania occidentale » (Manzano 1999). Les consonnes intervocaliques du latin y ont été sonorisées ou ont fini par disparaître<sup>33</sup> (par exemple le /t/ dans lat. VITA > fr. *vie*, oc.+ cat. *vida*, cast. *vida*). Plusieurs cas révèlent pourtant des conservations « anormales » de sourdes<sup>34</sup> sur le terrain, avec des paires comme top. *Boatella* (région de Valence) vs. *Boadella*<sup>35</sup>. Cette bizarrerie se retrouve dans des éléments toponymiques ou lexicaux, divergeant des normes catalanes : *Escopar*, *Caprala*, *Teixeta* (qui devraient être : *escobar*, *cabrella*, *teixeda*). Il en va de même lorsque l'occlusive est appuyée sur –r, type

---

<sup>31</sup> Pour intéressantes et indicatives qu'elles soient, des statistiques portant sur les noms de personnes prennent de plein fouet la critique des « étiquettes », car le nom de personne est une étiquette. Quand votre étiquette ne vous convient plus, car elle vous décline ou vous dévoile ethniquement, il suffit d'en changer : exercice très répandu en al-Andalus où les fausses généalogies sont en outre monnaie courante. C'est donc la face visible de l'iceberg qu'on a probablement mesuré, les proportions réelles nous restant peut-être inconnues.

<sup>32</sup> D'après Decret (1996), il n'y a que 5 évêchés en 1053, tandis qu'en 1076, l'évêque de Carthage est le dernier. Le mouvement semble un peu plus lent en al-Andalus. Au milieu du XII<sup>e</sup>, il y aurait « cinq sièges actifs ». L'arrivée des Almohades marque bien la disparition des dernières structures ecclésiastiques (Aillet, 2010 : 93).

<sup>33</sup> Même dans les zones castillanes et catalanes, le processus a pu être poussé jusqu'au bout. C'est l'un des traits les plus nets de l'andalou (cast. *hablado* > \**hablao*) mais aussi du catalan dans la région d'Alicante.

<sup>34</sup> Ce phénomène se produit plutôt dans la Romania orientale conservatrice (Italo-roman, Daco-roman).

<sup>35</sup> Type toponymique multiprésent, en Catalogne et au Roussillon notamment.

PETRA > *Petra* (vs. cat. *pedra*, cast. *pedra*). Dans ce genre de cas une action savante (influence du latin classique) ne peut être exclue.

Les voyelles brèves toniques du latin (ouvertes en roman commun) ne portent pas trace de diphtongaison, comme dans l'exemple précédent. Ces indices de conservatisme vocalique sont amplement confirmés par un maintien local des diphtongues, soit latines originelles (a), soit romanes et secondaires (b). D'où des formations comme (a) *Maura* (vs. cat.+ cast. *mora*), (b) *Moraira*, *Fornaire* (vs. cat. *morera*, *forner*), et bien d'autres. La prosodie semble également conservatrice, du fait du maintien de voyelles atones finales comme [e] ou [o]. Ceci rapprocherait plutôt du domaine castillan en fournissant des types toponymiques d'une syllabe de plus qu'en catalan : *Panissares*, *Campello*, *Gorgos* (vs. cat. *panissars*, *campell*, *gorgs*). Mais le contraire existe aussi, ce qui rapproche alors des structures prosodiques du catalan : *Puçol* (vs. cast. *pozuelo*), *Canet*.

**6.10.2.** De tels « romans » étaient par définition en formation/construction, sans forces normalisatrices claires, quelque part entre relatif conservatisme « castillan » et innovations « catalanes ». On doit les voir comme des parlers « flottants » avec des zones d'indécision systémique que la pression arabe figea à peu près dans cet état, avant que castillan ou catalan n'exercent leur propre action sur les langues locales. Ce système est ainsi favorable à différents polymorphismes, et l'on retiendra comme exemplaire celui que cite Sanchis Guarner (1980 : 100), concernant des choix lexicaux basiques. Au sein de chansons en principe arabes (du type *muwaxxaha*) on trouve ainsi *qoratxon* vs. *kor*, et *kerer* vs. *bolér*.

**6.10.3.** Ces quelques exemples confirment aussi que les parlers « mozarabes » ont existé dans un contact très étroit avec les autres langues, pôle arabe certainement, pôle berbère probablement. Ce qui fragilise les idéologies de la disparition rapide. Cela tend également à montrer, que malgré l'ascendant certain de l'arabe dans le système polaire, la rencontre entre roman et chamito-sémitique a bien eu lieu, beaucoup plus ample et plus durable qu'on ne le suppose en général, et que l'*aljamia* utilisée par les morisques allait remplacer systématiquement sur plus d'un point (Ben Jemia, 1987).

En toponymie sont nombreux les cas de croisements qui concrétisent cette relation régionale, type *Alpont*, *Alcampo*, *Almoraira* (Sanchis Guarner, 1980 : 96). De tels croisements sont également attestés dans le « mozarabe » de la région de Lleida/Lérida (Nadal & Prats, 1993 : 168-170), type *Alroge* (< Roger), *Avinpelach* (< PELAGIU).

Pour finir on citera, après Sanchis Guarner et Solà-Solé (1973), cette chute (*khardja*) d'un poème licencieux d'Ibn Labbūn, de la région de Sagunt(o) (XI<sup>e</sup> siècle). On prend conscience d'un arrière-plan sociolinguistique où les pratiques interférentielles, le code-switching, furent relativement ordinaires. L'arabe est en italiques, adaptation française de la traduction catalane de Sanchis Guarner (1980 : 98).

Garide-me :  
Kand meu *sīdī*, *yā kawmu*,  
Ker(r)ā, *bi-llāh*,  
Suo *al-asī* me dar-lo.

[Fr. Dites-moi : Quand mon seigneur, Oh braves gens, voudra-t-il, par Dieu me donner son remède ?]

## 7. Le pôle arabe

Ce que l'on peut dire de l'arabe vient en complément de la minorisation du pôle roman, mais aussi de la minorisation systématique du berbère. L'arabe est évidemment la langue la plus abondamment renseignée, documentée, présente dans différents secteurs de la société d'al-Andalus : pouvoir politique, sciences, littérature, art etc.

**7.1. Une langue haute.** Il est intervenu durant une période où le pôle latin était structurellement le plus divisé avec une langue écrite savante, d'une part, en fait déjà en crise, et des langues principalement orales d'autre part, sans vraies normes directrices et variant fortement d'une région à l'autre du royaume wisigoth. C'est pourquoi l'arabe a réinvesti en peu de temps l'ensemble des fonctions du latin classique, et la parité arabe/latin est quasiment parfaite.

**7.2. Une mire ou leurre sociétal(e).** Parmi les fonctions sociolinguistiques de l'arabe se trouve évidemment la fonction d'intégration et de promotion au sein de la société urbaine. Cela présente très peu d'intérêt et d'attrait pour les paysans, les serfs et manœuvres de toute sorte. Paradoxalement, cela laisse donc une toute petite chance aux langues locales et/ou minoritaires/minorisées<sup>36</sup>, ce qui peut s'appliquer aux groupes romans et berbères. C'est en revanche crucial pour les élites régionales qui d'une manière ou d'une autre disposaient encore du pouvoir en 711. Nous avons souligné une forme de « légitimité » des Arabes reprenant l'héritage des Wisigoths. Il faut à présent souligner la légitimation par les élites romanes de cette langue et de cette domination. La crise chrétienne déjà évoquée à Cordoue (IX<sup>e</sup> siècle) révèle en réalité qu'en un siècle environ, les élites urbaines avaient bien identifié la propension intégrative supposée de l'arabisation linguistique.

**7.3. Dialectalisation de l'arabe.** Comme tout pôle fort dans l'Histoire de la région (cf. phénicien, latin), l'arabe arrive effectivement comme une norme haute, vu comme une langue homogène, d'une seule pièce, ce qui accroît son prestige car il semble régi par une grammaire, une métrique, une rhétorique, aux yeux de ceux qui le rencontrent. Mais le pôle est en même temps soumis à des forces centrifuges et des variétés principalement orales/régionales, voire locales, se sont évidemment affirmées. Dans le système culturel arabo-musulman, de tels écarts et différences ne sont tolérés que provisoirement, comme une étape théorique avant la fusion au sein de la *'umma*. C'est pourquoi ces différences ne sont pas assumées ou mentionnées. Comme nous l'avons déjà remarqué, la différence « n'existe pas », plus justement elle n'a pas droit à la reconnaissance. Ceci vaut évidemment pour les pratiques romanes, le berbère, toutes les formes de code-switching et d'interlectes qui ont forcément existé au sein du système pluri-identitaire d'al-Andalus. Pour être complet, il faudrait également évoquer les parlers des populations noires d'origine sahélienne. Contrairement à la traite ultérieure des esclaves par les Européens, la traite arabo-berbère se caractérise par des origines plutôt homogènes, les esclaves

---

<sup>36</sup> Le cas d'al-Andalus confirme que les terminologies sociolinguistiques qui circulent ne sont pas toujours adaptées. Il y a quelques années (Manzano, 2009), je remarquai qu'il était anormal de taxer le berbère de « langue minoritaire » alors que dans des pans géographiques entiers, cette langue est en réalité majoritaire sur le terrain et en même temps minorisée. Cela vaut aussi, on l'a vu, pour le pôle roman d'al-Andalus, pendant trois bons siècles.



provenant essentiellement de la « boucle du Niger », sur laquelle les Marocains ont très tôt la mainmise en contrôlant les routes de Gao et de Tombouctou. S'il a existé des koinés négro-africaines (utilisées entre esclaves ou anciens esclaves), ou des formes sabirisées, voire créolisées de l'arabe, comme cela paraît inévitable dans un tel système, nous avons bien peu de chances de les voir un jour mentionnées. De ces différentes variations, nous pouvons pourtant avoir des preuves indirectes. L'étude de différents traités botaniques, pharmacologiques etc. (parce qu'ils réfèrent forcément aux réalités du terrain et non à l'abstraction de l'arabe central), révèlent ainsi différentes porosités notamment entre le roman et l'arabe, mais aussi le berbère (Corriente, 2008). L'étude du judéo-arabe peut également mettre sur la voie des contours d'une partie des variations de l'arabe régional.

**7.4. De la domination socio-culturelle de l'arabe au « tout arabe ».** On sait que la masse des emprunts lexicaux à l'arabe est réelle, tant en portugais, castillan qu'en catalan, même si les modalités d'emprunts (zone d'origine, période d'origine) ne semblent pas suffisamment balisées dans nombre de cas. C'est encore plus vrai et intéressant pour la toponymie, le corpus d'origine arabe est de taille certes impressionnante et dans l'ensemble « saute aux yeux » de la région de Valence à l'Andalousie actuelle. Néanmoins, très tôt, des linguistes ont montré les limites de ce qui se présentait bien souvent comme une forme d'obsession de l'arabe. Vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, Manuel Sanchis-Guarner reconnaissait dans un compte-rendu l'intérêt et le sérieux des travaux de Miguel Asín Palacios (*Contribución a la toponimia árabe de España*). Mais il montrait aussi ce que le « tout arabe » pouvait entraîner. Des toponymes de types divers, que l'automatisme poussait à identifier comme arabes cachaient en réalité des étymologies parfaitement romanes, comme \*ALBARETA « peupleraie » > *Albareda* ou *Meliana* (< anthroponyme AEMILIUS + suff. -ANA, désignateur de villa romaine). Depuis, beaucoup de corrections de ce genre ont été effectuées.

## **8. Arabes et Berbères, emplacement du pôle berbère**

**8.1. Primauté des Arabes, refoulement des Berbères.** Les historiens d'al-Andalus nous disent de manière à peu près constante que les tribus arabes sont dès le départ avantagées dans la répartition des terres et domaines, alors que les tribus arabes de moins bonne extraction sont régulièrement rejetées vers des marges (plusieurs auteurs). Dans une telle organisation hiérarchique, il était compréhensible que les Berbères, population éminemment suspecte aux yeux des Arabes, soient rejetés à la périphérie du système, placées dans des régions ingrates et éventuellement dangereuses<sup>37</sup>, qu'il fallait contrôler, peupler et islamiser. Guichard (1969 : 107-108) écrit ceci :

*De multiples petites unités politiques, plus ou moins autonomes, anarchiques et rivales, s'établissent sur des bases surtout raciales et religieuses. Petites seigneuries de brigands berbères dans les montagnes, confédération de tribus arabes dans les régions de Jaén et Elvira.*

---

<sup>37</sup> Par exemple au contact des chrétiens libres, dans la vallée de l'Èbre, les régions sous-pyrénéennes, la trouée de Teruel etc.

Un schéma interprétatif général se dégage en effet au cours du XX<sup>e</sup> siècle, celui d'une répartition entre plaines et bonnes terres (attribuées aux Arabes principalement), et terres ingrates, marges, montagnes (attribuées aux Berbères). En réalité, ce dualisme porte la trace de stéréotypes construits en Espagne et au sein du Maghreb français dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, à mesure que la pacification interne (colonisation, protectorats) progressait en Algérie notamment, en butte notamment aux résistances des Berbères montagnards ou des zones sahariennes (Kabyles, Touaregs etc.). Comme tous les stéréotypes il comporte une part de vrai, mais les Berbères, originellement, sont des plaines comme des montagnes. Sont-ils par ailleurs brigands ou pillards ? Une chose est certaine : les colonisations successives qui leur ont été imposées (carthaginoise, latine, arabe puis française/espagnole) ont réduit leurs parts de plaines et de terres arables en les repoussant vers des zones très pauvres, montagnes ou déserts.

**8.2. Fonctions des Berbères.** La seule conclusion d'ensemble valable est que les Berbères ont été doublement utilisés au sein d'al-Andalus. Appelons cela la niche éco-culturelle structurelle berbère :

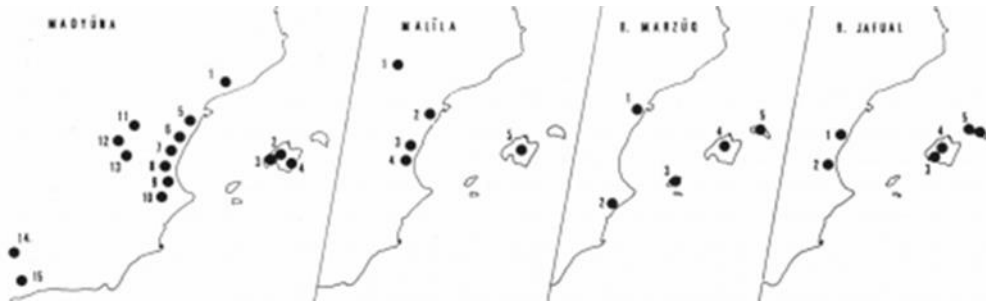
**8.2.1.** Pour se battre à la place des élites « arabes » qui se constituaient pendant ce temps en bourgeoisie des centres urbains du centre/sud (VIII<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup>). Les tribus berbères amenées au sein d'al-Andalus sont dans l'ensemble effectivement originaires des montagnes et des zones désertiques du Maghreb et du Maroc en particulier. Leurs techniques guerrières et de transport, leur alimentation, leur mode d'appréhension des difficultés du terrain les rendent particulièrement aptes au contrôle de régions accidentées et/ou semi désertiques qui ressemblent beaucoup à leurs patries/terroirs d'origine.

**8.2.2.** Pour occuper des régions non directement rentables du point de vue des mêmes élites. On peut donc admettre que des régions conquises par les Berbères leur furent attribuées, ce qui effectivement peut nous ramener à l'idée d'une adaptation des Berbères aux paysages ruraux en question. D'où des zones réputées berbères à diverses époques, souvent montagnardes, comme la sierra de Ronda, les Alpujarras, la sierra Morena (sud d'al-Andalus) mais aussi à l'autre extrémité (nord d'al-Andalus) différentes régions de Galice<sup>38</sup>, de Navarre, et de la région de l'Èbre. Mais on installe aussi des Berbères dans des régions de plaines (Valence, ci-après), ce qui peut sembler *a priori* contradictoire du schéma stéréotypique évoqué.

**8.2.3.** On voit alors se mettre en relief une autre fonction des Berbères : occuper des régions nettement plus fertiles, qui en principe devraient plutôt échoir à des lignages arabes ou de qualité, sauf qu'elles se trouvent à quelques jours des Aragonais/Catalans et qu'on utilise alors les Berbères comme les Francs utilisaient les « mozarabes » dans la Marche d'Espagne, c'est-à-dire en grille défensive d'al-Andalus. Telle est l'hypothèse que nous formulerons à propos de la région de Valence et du long couloir littoral qui mène à l'embouchure de l'Èbre.

---

<sup>38</sup> On sait par exemple que des révoltes berbères éclatent en Galice (740). Au passage, de tels événements permettent en partie de comprendre pourquoi les Arabes n'ont pu s'accrocher à la Narbonnaise et à l'extrême Nord durant la même période.



La cartographie proposée par Miquel Barceló (1991), repérant quelques tribus d'après différentes recherches [dont celles d'Àngel Poveda sur les Baléares], montre que le système macrotoponymique est nettement centré sur ces deux zones, étiré en longueur du delta de l'Èbre au voisinage semi-montagnard de la Kura de Tudmir/Alicante. On repère aussi quelques installations marginales soit vers l'Andalousie stricto-sensu, soit vers les régions intérieures d'Albacete et de Teruel. Les plus éloignées vers le Nord semblent se trouver dans les régions de Lérida et Tarragona, qui ont longtemps freiné les Catalans. Quand on rassemble le tout, on voit bien qu'il s'agit d'un treillis d'installations de « petits groupes d'origine clanique ou tribale », dont le flux principal se serait produit antérieurement aux conquêtes almoravide ou almohade, les Almoravides se bornant à contrôler les cités (Barceló, 1991 : 1). D'après Barceló toujours, quelques intrusions sont toutefois possibles aux Baléares, où l'on repère des Haskūra et des Yuirken (mouvance almoravide) mais aussi des Mašmūda (mouvance almohade). On doit insister sur le rôle que jouent les Baléares dans la Méditerranée occidentale, c'est un véritable verrou d'al-Andalus sur mer, comme Tortosa sur la terre, un verrou que les Catalans qui commercent en direction du sud, vont faire sauter au cours du XIII<sup>e</sup> siècle.

Le schéma historique principal est celui d'installations de Berbères pas forcément liés les uns aux autres dans l'amont maghrébin, et placés là avant le réveil militaire des Catalans/Aragonais déjà évoqué (XI<sup>e</sup> siècle). S'agirait-il de clients de quelques notables et officiers berbères ou d'une immigration désordonnée mais coloniale en somme dès lors que des lots purent être distribués aux Berbères que l'on voulait éloigner à tout prix des centres névralgiques d'al-Andalus. En tout cas le résultat semble avoir été en même temps de marginaliser ces Berbères tout en créant une zone arabo-islamique (*de facto* berbère) jouant le rôle de marche face à l'avancée prévisible des chrétiens.

Nous pousserons le raisonnement de Barceló comme ceci. Almoravides et Almohades ne cherchent plus à contrôler quoi que ce soit sur le terrain, leur priorité unique est de maîtriser les places-fortes et de prolonger une domination quasi théorique et symbolique de ces territoires. C'est une stratégie militaire et sécuritaire qui ne se préoccupe plus directement du terrain, des hommes et des paysages, et qui augure des succès prochains des chrétiens libres, voire qui les prépare. Il est en effet probable que ce terrain échappe en grande partie au contrôle par ses mœurs, ses pratiques et la porosité entre groupes ethniques que nous évoquons régulièrement.

**8.3. Des sociétés méditerranéennes.** Si l'on entre dans le détail, en suivant notamment C. Barceló (1985), M. Barceló (1991), différemment de l'idée que l'on pourrait se faire aujourd'hui, le *Šarq al-*

*Andalus* est une région de vraie polyculture méditerranéenne durant la période d'al-Andalus. La culture du blé et des céréales y joue un rôle notable, sans quoi on ne comprendrait pas l'importance des moulins dans les actes de propriété (Barceló, 1985 : 35-36). Certes c'est aussi une zone d'irrigation où les plaines littorales mettent à profit des cours d'eau descendus des montagnes voisines, comme le Túria et le Xúquer. Mais en réalité l'irrigation augmente ici la productivité des terres sans retoucher le modèle vivrier fondamental. De proche en proche, on découvrirait à peu près tous les ingrédients de l'espace méditerranéen occidental, y compris les activités pastorales. C'est à ce titre une région qui s'intègre au modèle géo-paysager des plaines littorales dans la Méditerranée occidentale, notamment de la Catalogne voisine : Roussillon, Ampurdan etc. Partout le drainage des terres ou l'irrigation durant les périodes de sécheresse notamment, sont anciens. La colonisation romaine avait déjà enrichi et fortifié ce système ancestral. Des travaux comme ceux d'André Bazzana & De Meulemeester (2009) soulignent bien différentes continuités, même si l'on comprend que les paysans d'al-Andalus étendirent la part des terres irrigables.

Les propriétés sont organisées en *alquerias* (< *qarya*) portant le plus souvent mention de l'ancrage clanique ou tribal du groupe qui possède et qui gère officiellement. L'*alqueria*, en moyenne 85 hectares, est distinguée du cat. *rafal* (< *rahl*), en moyenne près de 50 hectares. C'est la source d'un réseau toponymique (plusieurs centaines de cas) que l'on met en avant chaque fois que l'on veut évoquer les Berbères en toponymie (type *Beniforani*, *Benicassim* etc.)<sup>39</sup>. Ils sont effectivement très visibles dans la région valencienne, celle d'Alicante et aux Baléares. Mais nous observerons ici que ces toponymes sont par définition « englobants », c'est-à-dire qu'ils ne montrent rien, car ils sont à peu près muets quant aux modalités de construction de l'espace local. Ce sont donc de pures étiquettes ethniques, qui justement pourraient signifier une forme d'abandon de tout contrôle de la part du centre d'al-Andalus : ceci est le territoire des *Ait/Banu u Ryagel* (célèbre tribu rifaine, Maroc) > *Vinarragell* (région de Borriana, Valence), > *Beniraçkel* (Mallorca)<sup>40</sup>. Mais ces toponymes peuvent aussi donner des informations indirectes sur les fonctionnements des sociétés berbères et même les relations qu'elles auraient pu entretenir avec des groupes romans ou juifs. Barceló (1991 : 4) écrit ceci :

*...nombreux sont les clans, ayant laissé une trace dans la toponymie, dont l'ancêtre est une femme : Beniiaziza, Beniatzone, Benihalfum, Benicalson, Beniallile, etc. D'autre part des alquerias et rafah portent des noms de femme : Maria, Maimona, Senobia, etc. On compte 25 établissements de cette sorte.*

Ces formations pourraient donc nous mettre sur la piste d'un niveau plus fin où les groupes berbères ont pu avoir toute latitude pour reproduire leurs pratiques d'utilisation collective de l'espace, notamment pour les lignages et la transmission de la terre, si importante pour eux (Manzano, 2007a), relativement loin des canons de la transmission affichés par le centre d'al-Andalus. Finalement, on aurait fait ici ce

<sup>39</sup> Voir aussi des formations actuelles comme *El Ràfol d'Almúnia*.

<sup>40</sup> Glick (2004 : 53-60) rappelle en détail différentes critiques adressées à ces conclusions par plusieurs chercheurs. Elles sont difficilement dissociables du « tout arabe » déjà évoqué, et d'un climat de recherche qui reste très tendu.

que les ancêtres faisaient dans le Rif, le Haut-Atlas ou ailleurs en Afrique du Nord. C'est d'autant plus intéressant que peu des Berbères concernés venaient directement du Maghreb, notamment ceux des Baléares qui proviennent antérieurement du Levant espagnol (Barceló, 1991 : 3)<sup>41</sup>. On pourrait donc en conclure une solide perpétuation des coutumes, qui ne surprendrait nullement chez des Berbères, même transplantés. Dans ces conditions, pourquoi pas la langue, les matériaux lexicaux et microtoponymiques ?

**8.4. Une région oubliée ?** La mainmise berbère, outre les cartes que l'on a vu plus haut, est attestée par les contemporains, comme Al-Yaqubi (IX<sup>e</sup>), qui mentionne « *un pays appelé Valence. C'est une vaste et belle région où s'établirent les tribus berbères (nazala qaba'il al-barbar) qui n'ont pas reconnu l'autorité des Omeyyades* ». Par la suite, il ressort qu'on parle relativement peu de ce *Šarq al-Andalus* et encore moins de la ville de Valence. Souvent les textes, très curieusement, « sautent » la zone et reprennent leur fil à Sagunto (cat. *Sagunt*) ou même Tortosa. Si l'on ajoute ce genre de remarques à ce que nous savons par ailleurs de la mise à part du pays ou « Royaume de Tudmir »<sup>42</sup>, au sud de Valence, ou encore la reprise de cette ville par Le Cid (1087), aidé par des « Mozarabes »<sup>43</sup> ... germe l'idée d'une vaste bande qui de Murcia à la vallée de l'Èbre, aurait eu dès le début un comportement déviant au sein d'al-Andalus, où la porosité entre les communautés se serait d'elle-même établie, à partir des fonctions principales de deux langues minorisées : le berbère et le roman originel, l'un et l'autre intimement liés à une exploitation paysanne traditionnelle des territoires. On ne manque pas de voir aussi que ces territoires correspondent géographiquement à la zone de diffusion et de production actuelle de la langue catalane. Rappelons que les Catalans arrivèrent jusqu'à la région de Murcia avant de céder ces territoires extrêmes aux Castellans, avant surtout d'entrer à leurs dépens dans le royaume espagnol à partir du XV<sup>e</sup> siècle. Ces régions que les Catalans ont récupérées dans un climat bien moins tendu que dans l'espace parallèle castillan, auraient ainsi été relativement « oubliées » auparavant du contrôle d'al-Andalus, ce qui ne pouvait que favoriser une rencontre entre les langues et communautés minorisées de la région.

## **9. Conclusion : sur le pôle berbère et la conquête catalane**

Si nous revenons à présent à la structuration polaire du paysage sociolinguistique et identitaire d'al-Andalus, on peut esquisser les éléments qui fondent le statut du berbère.

**9.1. Caractérisation dialectale.** Suivant les époques, les gouvernements, les relations de clientèle avec le Maghreb etc. on a recours à des tribus berbères différentes. Il serait particulièrement intéressant de pouvoir dater avec précision l'arrivée et l'installation des différentes tribus et le jeu des confédérations berbères marocaines dont on ne parle guère jusqu'à présent. Sachant que, comme l'écrit Barceló, cette installation s'est faite principalement en 3 siècles environ (VIII<sup>e</sup> à X<sup>e</sup>), il semblerait qu'à chaque fois les nouveaux Berbères qui arrivent ne sont pas « reconnus » par les plus anciens. L'argument de la variation

---

<sup>41</sup> Bosch-Vilà (1988), mentionne le même phénomène.

<sup>42</sup> Travaux déjà cités de Sonia Gutierrez et Cyrille Aillet.

<sup>43</sup> Ou « Chrétiens indigènes » (*Rūm Baladiyūyn*), Guichard (1985 : 23).

dialectale, qui joue déjà négativement au Maghreb, devient évidemment catastrophique sur un terrain où les Berbères, déjà dépréciés en tant que groupe social, sont de plus incompréhensibles pour la masse d'al-Andalus, et, pire, ne se comprennent pas entre eux.

**9.2. L'isolement du berbère.** Contrairement au Maghreb, au sein d'al-Andalus le berbère est devenu immédiatement une langue *de facto* statistiquement minoritaire par rapport au roman, et sociolinguistiquement minorisée par rapport à l'arabe. La différence essentielle est qu'au Maghreb la force de ces caractérisations est moindre car le berbère y était durant les périodes observées très majoritaire, voire exclusif. Bref, au Maghreb il constitue, d'hier à aujourd'hui, un pôle massif qui se régénère et peut « échapper » à la domination sur les terrains concrets. En al-Andalus, il subit les forces antagoniques potentielles du système, du fait de son isolement et de sa relative faiblesse numérique : minorisation par l'arabe, isolement dans la Romania.

**9.3. Minorisation du berbère et arabisation.** Rappelons aussi une pratique qui a pu consister à installer des Berbères d'une même provenance en les dispersant dans des régions différentes d'Espagne en fonction des besoins, notamment sécuritaires, ce qui tendait à favoriser l'arabisation de tels groupes. Ce processus, probable mais présumé, semble révéler une double erreur commise par différents chercheurs.

**9.3.1.** La première, cohérente à première vue, consiste à prôner une dissolution rapide des Berbères dans l'arabophonie. Beaucoup l'écrivent en effet<sup>44</sup>.

D'une part on semble considérer que tout disqualifie le berbère : l'arabe est totalement supérieur et l'écrase. Il y a effectivement, un peu partout, ce présupposé de la « supériorité » de l'arabe. Mais cela ne relève pas de la sociolinguistique, car ce sont les fonctions sociales de langues, leur adaptation à un milieu plutôt qu'à un autre, qui fondent la dynamique de celles-ci. Une langue non corrélée à la littérature ou à l'écrit peut se révéler nettement supérieure dès qu'on passe dans les champs, cas du berbère.

D'autre part si le berbère avait survécu, on devrait en trouver les preuves dans la toponymie. Or la toponymie d'al-Andalus non romane est massivement, pour ne pas dire exclusivement arabe. Je dis moi-même un peu plus haut que la toponymie berbère évoquée pour le Levant et les Baléares ne correspond en grande partie qu'à une série d'étiquettes. C'est une forme indirecte de la récupération arabe. Il y avait sans doute des Berbères ici ou là, mais cette toponymie nie leur authenticité en les rangeant automatiquement dans l'ordre arabe théorique d'al-Andalus.

**9.3.2.** Deuxième erreur. Une langue peut être écrite, mais elle est avant tout, et reste toujours une langue parlée. Rien n'empêche donc les Berbères de s'être arabisés ou laissés arabiser dans leur « surface » ou partie visible (écrit), tout en perpétuant leurs pratiques orales natives et dialectales sur le terrain. On voit en outre très mal comment ils auraient pu faire autrement, compte-tenu de leur statut principalement paysan (ignorance de l'arabe soutenu notamment), et surtout d'une logique berbère ancestrale de coupure entre la langue de l'extérieur et celle de l'intérieur. Sans comprendre cela, on ne peut comprendre pourquoi le berbère est toujours vivant et multiprésent au Maghreb en 2017, alors que la

---

<sup>44</sup> Par exemple selon Clot (2004 : 229) : ils « s'arabisaient rapidement et oubliaient vite leur langue d'origine ».

plupart des langues qui l'accompagnaient depuis la protohistoire dans cette macro-région du monde (gaulois, ibère etc.) ont bel et bien disparu (Manzano, 2009).

**9.4. Les fonctions du berbère.** Ceci nous ramène aux fonctions du berbère. Toutes les fonctions énoncées plus haut pour l'arabe lui étaient immédiatement inaccessibles. Ce raisonnement est d'ailleurs conforté par les individus, les « maisons », les dynasties qui participèrent au pouvoir et aux gouvernements d'al-Andalus. Une seule voie possible quand on recherche le pouvoir : l'arabisation. On cite souvent des lignages berbères : il serait très intéressant de savoir un jour ce qui s'y parlait vraiment, et il y a grande chance que de tels groupes aient effectivement vite abandonné les traces d'une langue qui les handicapait sur le plan social.

Pour la masse des Berbères installés, démobilisés ici ou là, eux retrouvèrent la campagne, l'agriculture méditerranéenne, l'irrigation, la pastoralité. Leur intérêt systémique était d'être oubliés ici par les superstructures d'al-Andalus, et il semble que ce fut souvent le cas. Partout où la perpétuation berbère semble possible, il est également évident que les fonctions (terriennes) du berbère étaient comparables à celles du roman originel. L'un et l'autre de ces idiomes étaient fortement adaptés aux paysages et aux problématiques posées. Ils devaient donc soit se concurrencer, soit s'ouvrir l'un à l'autre dans le cadre rural qui importait tant aux uns et aux autres. Ces deux langues minorisées avaient ainsi toutes les chances de se rencontrer, et du même coup les communautés qui les faisaient vivre. Dans ce contexte, les barrières d'origine ethnique, de rattachement religieux, passaient au second plan. Dans l'approche d'al-Andalus, on oublie d'ailleurs qu'aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles une partie des Berbères importés pouvaient encore être païens, voire chrétiens ou juifs, convertis superficiels à l'Islam. Bien qu'on ait semble-t-il peu de renseignements sur ces points, de telles caractéristiques purent aider à des osmose locales, au début d'al-Andalus, et moins par la suite il est vrai. Cette façon de voir les choses rejoint en outre de manière très cohérente ce que nous avons observé dans la Marche d'Espagne : apostasies et retournements divers.

Pour les sociétés paysannes méditerranéennes, le primordial est toujours la terre, le travail, la survie et la transmission des segments du paysage qui structurent le groupe. En 2004, en reprenant quelques éléments à Germaine Tillion et Jacques Berque, ainsi que certaines analyses personnelles, je montrais comment cet argument de la terre et de sa perpétuation est central chez les Berbères, au point qu'on adopte couramment les étrangers pour faire fonctionner le système en cas de défaillance (chose peu fréquente dans les corpus ethnologiques). Comme le disait un informateur de Germaine Tillion, les Berbères sont des « accepteurs » : des religions, des individus et des ethnies extérieures. Une idée qu'il faudrait creuser avec de nouveaux moyens serait donc celle d'une osmose communautaire des petits, des paysans que l'on dit « incultes », bref des Berbères musulmans, des chrétiens et des juifs qu'on ne doit pas oublier et dont le rôle a toujours été important dans la ruralité de cette région du monde.

La zone orientale de la reconquête catalano-aragonaise, dont on a plus haut souligné les particularités, est aussi celle qui a livré le maximum de toponymie « de type berbère ».

La potentialité de ce secteur est grande, mais sans doute n'a-t-on pas regardé suffisamment où il fallait regarder. L'étape suivante soulève de nouvelles perspectives de recherches. Celles-ci devraient concerner prioritairement les organisations microtoponymiques des régions les plus favorables (donc le Levant en priorité), mais aussi d'autres régions d'al-Andalus où les Berbères se sont fixés à différentes époques.

On a déjà évoqué plus haut (8.3) quelques éléments de toponymie régionale. En voici d'autres pour finir. Que voit-on quand on corrèle approche historique (cf. 4) et approche des systèmes macrotoponymiques ? Comme je l'ai rappelé pour une autre région de la Romania (Manzano, 2007b) le lien géodiachronique est puissant. L'Histoire peut alors puiser dans l'approche toponymique, pour affiner ses axes de recherche. Quant à l'approche toponymique, elle prend l'Histoire pour cadre de référence, mais sans se borner à être une simple « illustration » de la démarche historique. Cette nuance peut paraître ténue, mais elle nous permet de remarquer que dans le cas d'al-Andalus, de longue date, la toponymie sert à prouver les schémas préalablement définis par l'Histoire. Elle n'a guère d'autonomie, et paraît au contraire inféodée à une vue d'ensemble qui la précède. D'où la remarque précédente sur le « tout arabe » (7.4), et la réflexion polaire qui montre bien que les choses n'ont pas pu se passer de manière aussi simpliste qu'on le croit. Voici, à ce stade, les derniers éléments du dossier.

**9.5. Macrotoponymie et « reconquête catalane »<sup>45</sup>.** Nous ne procéderons pas ici à une étude étymologique complète des macrotoponymes, afin de privilégier la vue d'ensemble. Sans reprendre en outre toutes les données macrotoponymiques de la zone, quelles sont les tendances qu'on peut voir se dégager ?

**9.5.1.** Dans la Marche d'Espagne, le strat arabe ou arabo-berbère n'est pas représenté, ou sujet à discussion. La toponymie disponible est donc principalement romane/catalane, sauf quelques bases pré-romanes et pré-indoeuropéennes (normales dans l'ensemble pyrénéen et sous-pyrénéen), que nous n'évoquerons pas ici.

Dans la région de Gérone (*Girona*), cette toponymie romane est pour 52 % une toponymie catalane assez transparente (type *Fontcoberta*, *Aiguaviva*). L'hagiotoponymie y domine, avec ¼ du corpus (type *Sant Andreu del Terri*, *Sant Joan de Mollet*). Elle rappelle la profonde colonisation religieuse de la Marche, tandis qu'un fond latin souligne que le secteur était anciennement aménagé, avec un ¼ de formations en –ANU(M) (type *Flaçà*, *Serinyà*).

Dès la région de Barcelone et le Baix Llobregat, le strat latin s'abaisse (< 10 %, type *Gavà*) et l'hagiotoponymie progresse (> 30 %, type *Sant Climent de Llobregat*). C'est dans l'ensemble une toponymie qui semble montrer une forme de recul de la latinité, sous la pression de l'arabe probablement (soit avant les années de sécurisation, vers 820-830). L'hagiotoponymie aurait donc compensé, et la toponymie chamito-sémitique n'aurait jamais réussi à s'implanter dans cette zone.

---

<sup>45</sup>Joan Coromines (1977) : *Nomenclador dels municipis de llengua catalana* (Apèndix, 89-129).



**9.5.2.** On a évoqué la solide implantation arabo-musulmane à quelques dizaines de kilomètres de Barcelone, avant la reprise des avancées catalanes au XI<sup>e</sup> siècle. Dans la région de Lérida (cat. *Lleida*) le strat arabe visible est de l'ordre de 20 à 25 % (type *Alfés, Almatret*), face à une toponymie catalane plus récente, qui traduit bien une colonisation ultérieure de cette région (type *Palau, Vilanova*). Quant à la région littorale de Tarragona, longtemps inaccessible, le strat arabe y tombe au-dessous de 5 %. Mais la région a également peu d'hagiotoponymie (ce qui la distingue donc de la Marche), tandis que le strat latin (type *Berà, Gaià*) s'y présente à côté d'une toponymie plus moderne et catalane, laquelle peut signifier une reprise en main de la région après la « reconquête ». On voit apparaître des créations nouvelles (type *Villalonga, Vilaseca*), certaines formations comme *La Canonja* « monastère » (< lat. CANÓNICA) ou le type *pobla*, déjà évoqué : *La pobla de Mafumet* (de *Mahomet*), *La pobla de Montornès*.

**9.5.3.** Rappelons que l'embouchure de l'Èbre est atteinte au milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Le strat arabe passe ici à 20 %, type *Alfara dels ports, Benifallet*. Pour le même strat, la fourchette est de l'ordre de 20 à 30 % suivant les endroits dans le Maestrat et la plaine de *Castellón* (cat. *Castelló*), avec une gamme intéressante et plus complète également : type al-, *Alcalà de Xivert, Almassora* ; type Ben(i)-, *Benicarló, Vinaròs* ; mais aussi « ethniques » comme *Atzeneta del Maestrat* (< arabo-berbère *Zanāta*). En face, plusieurs formes récurrentes de la reprise romano-catalane sont présentes, et variées (type *Vilafranca, Vilanova*), ainsi que le type *pobla* et l'hagiotoponymie (*La pobla Tornesa, Sant Jordi del Maestrat*). Cela pourrait évoquer une conservation plus longue du contact entre les groupes reliés à ces toponymies, dans la ligne des observations relatives à la conquête catalane et l'évocation de « porosités ».

**9.5.4.** Plus au sud encore, les scores du strat arabe sont impressionnants : de 40 à 50 % dans l'Horta de València. Mais à partir de là, il est visible que la répartition n'est pas ou n'est plus homogène, en tout cas non corrélable automatiquement au principe nord vs sud qu'on voyait apparaître plus haut. Dans la région de Xàtiva par exemple, on retombe à 10 % ou moins pour le strat arabe. En revanche on repasse à des scores de l'ordre de > 40 % dans la Vall d'Albaida, de l'ordre de 50 % dans la région d'Alcoy (cat. *Alcoi*). Les explications peuvent être variées, mais pointe l'idée de secteurs préférentiels de la colonisation catalane, combinés à des secteurs de résistances morisques (cf. 4.5). Il faudrait donc revisiter ces personnalités toponymiques locales si l'on veut rendre compte de telles disparités.

Pour conclure, se pourrait-il que dans des secteurs où le strat macrotoponymique arabo-berbère est à ce point important, la catalanisation (voire la castillanisation) aient pu effacer toutes les traces de l'arabe, et derrière celui-ci, du berbère ? C'est une hypothèse qu'on ne peut écarter, mais elle suppose alors un décapage quasi-intégral de la microtoponymie que les Berbères de la région ont pu éventuellement déposer, outre la récupération normale du matériel roman qu'ils avaient probablement effectué en arrivant ici. Dans cette conception, quelque chose heurte pourtant le bon sens et, surtout la connaissance même des mécanismes de la microtoponymie. Il n'existe pas semble-t-il de région du monde où des arrivants nouveaux évacuent intégralement en quelques années, et même quelques siècles, ce qui a été transmis par leurs prédécesseurs, car ce qui a été transmis correspond nécessairement à une optimisation

du territoire et à un héritage, même lors des « invasions » les plus dures. Si tel est le cas pourtant, ce sera déjà une découverte. Si ce n'est pas le cas, la remontée d'une toponymie vraiment berbère (ou arabo-berbère), pour menue qu'elle soit, sera également une découverte. Mais quel que soit le cas de figure on aura alors progressé dans la connaissance des populations d'al-Andalus, là où nous nous trouvons pour l'instant dans une situation de blocage intellectuel et d'impasse systémique.

## Bibliographie

*La bibliographie du domaine est abondante. On se borne à mentionner les ouvrages ou articles évoqués dans la communication. Les références à Ibn Khordadbeh sont prises à la traduction de Barbier de Meynard (Journal Asiatique, 1865), celles d'Al Idrissi à la traduction de Hadj Sadok (Publisud, OPU, 1983).*

\*

- Aillet, Cyrille (2010), *Les Mozarabes. Christianisme, islamisation et arabisation en Péninsule Ibérique (IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)*. Madrid, publications de la Casa de Velázquez.
- Aillet, Cyrille (2011), « Islamisation et arabisation dans le monde musulman médiéval : une introduction au cas de l'Occident musulman (VII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle) », in Valérian (2011).
- Aillet, Cyrille ; Penelas, Mayte ; Roisse, Philippe (2008), *¿ Existe una identidad mozárabe ? Historia, lengua i cultura de los cristianos de al-Andalus (siglos IX-XII)*. Madrid, publications de la Casa de Velázquez.
- Allières, Jacques (2001), *Manuel de linguistique romane*, Paris, Champion.
- Ayala Martínez (de), Carlos ; Buresi, Pascal ; Josserand, Philippe (2001), *Identidad y representación de la frontera en la España medieval (siglos XI –XIV)*. Madrid, publications de la Casa de Velázquez.
- Barceló, Carmén (1985), « Toponymie tribale ou familiale et organisation de l'espace dans l'aire valencienne à l'époque musulmane ». ROMM, n°40, Al-Andalus, Culture et société.
- Barceló, Miquel (1991), « Baléares », Encyclopédie berbère, 9 | Baal – Ben Yasla, Aix-en-Provence, Edisud, p. 1318-1322, <http://encyclopedieberbere.revues.org/1268>
- Bazzana, André & De Meulemeester, Johnny (2010), *La Noria, l'aubergine et le fellah : archéologie des espaces irrigués dans l'occident musulman médiéval (9e-15e siècles)*. Archeological reports, Ghent University, 6.
- Bec, Pierre (1963). *La langue occitane*. Paris, PUF, « Que sais-je ? ».
- Ben Jemia, Mohamed Nejib (1987). *La langue des derniers Musulmans d'Espagne*. Publications de l'Université de Tunis. Sixième série Philosophie-Littérature. Vol. XXXIV.
- Bennassar, Bartolomé (1992), *Histoire des Espagnols (VI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Robert Laffont.
- Bonnassie, Pierre (1992a), « Le temps des Wisigoths », in Bennassar (1992).
- Bonnassie, Pierre (1992b), « Émergence de la Catalogne. VIII<sup>e</sup>- milieu XII<sup>e</sup> siècle », in Bennassar (1992).
- Bosch-Vilà, Jacinto (1988), « Andalus », *Encyclopédie berbère, 5 | Anacutas – Anti-Atlas*, Aix-en-Provence, Edisud, <https://encyclopedieberbere.revues.org/2501>
- Braudel, Fernand (1966), *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Armand Colin, 2 volumes.
- Cardini, Franco (2000), *Europe et Islam*. Paris, Seuil.
- Clot, André (2004), *L'Espagne musulmane*, Perrin.
- Coromines, Joan (1977), *El que s'ha de saber de la llengua catalana*. Editorial Moll, Palma de Mallorca.
- Corriente, Federico (2008), « Vigencia del romandalusí y su documentación en los botánicos ... », in Aillet et al. 2008.
- Cressier, Patrice (dir.) (2008), *Le château et la ville, Espaces et réseaux (VI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup>)*, Madrid, Casa de Velázquez.
- Decret, François (1996), *Le Christianisme en Afrique du Nord*. Paris, Seuil.
- Dufourcq, Charles-Emmanuel (1975), *La vie quotidienne dans les ports méditerranéens au Moyen Âge (Provence, Languedoc, Catalogne)*. Paris, Hachette.
- Dufourcq, Charles-Emmanuel (1978), *La vie quotidienne dans l'Europe médiévale sous domination arabe*. Paris, Hachette.
- Gallego, María Angeles (2003), "The languages of Medieval Iberia and their religious dimension". Leide, Medieval Encounters 9,1.
- Gerbet, Marie-Claude (1992), « Les Espagnols de la « frontière », VIII<sup>e</sup>-milieu XIV<sup>e</sup> siècle », in Bennassar (1992).
- Gillard & Sénac (2004), « À propos de quelques Hispani », in *Cahiers de civilisation médiévale*, 47<sup>ème</sup> année.
- Glick, Thomas F. (2007), *Paisages de conquista. Cambio cultural i geogràfic en la España medieval*. Universitat de València.
- Guichard, Pierre (1969), « Le peuplement de la région de Valence aux deux premiers siècles de la domination musulmane ». In: *Mélanges de la Casa de Velázquez*, tome 5.

- Guichard, Pierre (1985), « Les Mozarabes de Valence et d'al-Andalus entre l'histoire et le mythe ». In ROMM, n° 40, Al-Andalus, Culture et société.
- Guichard, Pierre (1992a), « Naissance de l'Islam andalou, VIII<sup>e</sup>-début X<sup>e</sup> siècle », in Bennassar (1992).
- Guichard, Pierre (1992b), « Paysans d'al-Andalus », in Bennassar (1992).
- Guichard, Pierre (2001), « Combattants de l'Occident chrétien et de l'Islam. Quelques remarques sur leurs images réciproques (fin X<sup>e</sup> – XII<sup>e</sup>) », in Carlos de Ayala Martínez et al. 2001.
- Gutiérrez Lloret, Sonia (1996), *La Cora de Tudmir de la antigüedad tardía al mundo islámico. Poblamiento y cultura material*, Madrid-Alicante, Casa de Velázquez.
- Gutiérrez Lloret, Sonia (2007), « La islamización de Tudmir : balance i perspectives », in Philippe Sénac (2007).
- Gutiérrez Lloret, Sonia (2008), « Madīnat Iyyuh i la destrucció del espacion urbano en la Alta Edad Media », in Patrice Cressier (2008), 199-222.
- Laliena, Carlos & Sénac, Philippe (1991), *Musulmans et Chrétiens dans le Haut Moyen Âge : aux origines de la reconquête aragonaise*, Minerve, 215 pages.
- Manzano, Francis (1996), « Sur les mécanismes du paysage sociolinguistique et identitaire d'Afrique du Nord ». Revue *Langage et Société*, Paris, n°75.
- Manzano, Francis (1999), « Eléments d'archéologie du paysage sociolinguistique d'Afrique du Nord : quelques considérations sur les contours proto-romans avant arabisation (Tunisie, Algérie orientale) ». *Cahiers de Sociolinguistique* n°4, 1999.
- Manzano, Francis (2000), « De la dynamique du français, langue d'Etat et de pouvoir ». In *L'expansion du français dans les Suds (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*. Publications de l'Université de Provence.
- Manzano, Francis (2004), "Situation and uses of Occitan in Languedoc". In *The Sociolinguistics of Southern 'Occitan' France, revisited* (dir. Ph. Blanchet & H. Schiffman). *The International Journal of the Sociology of Language*, n° 169. Prof. Joshua Fishman, General Editor.
- Manzano, Francis (2005), « Le Maghreb, laboratoire de la francophonie ? ». In A.-O. Alami & C. Valat (dir.), *La francophonie arabe : pour une approche de la littérature arabe francophone*. Revue *Horizons maghrébins*, n°52/2005. Presses Universitaires du Mirail. 14 pages.
- Manzano, Francis (2006), « Les langues régionales de France sont-elles égales dans le recul ? Eléments de réflexion et de programmation pour une approche anthropologique, écologique et systémique des langues de France ». Th. Bulot, V. Fillol, C. Moïse (dir.). Revue *Marges linguistiques*.
- Manzano, Francis (2007), *Noms propres, dynamiques identitaires et sociolinguistiques*, Cahiers de sociolinguistique n° 11.
- Manzano, Francis (2007a), « Berbères, berbérité. Noms, territoires, identités. Considérations anthropologiques, lexicographiques et onomastiques en suivant Germaine Tillion (2000) et quelques autres », *Cahier de sociolinguistique* n° 11.
- Manzano, Francis (2007b), « Jalons pour une étude géotoponymique de quelques distributions macrotoponymiques dans l'espace gallo-roman ». Colloque : *L'onomastique gallo-romane alpine* (Centre d'Etudes Francoprovençales, Val d'Aoste). Publications du Centre René Willien.
- Manzano, Francis (2007c), « Sur l'implantation du français au Maghreb : systémique et fractures identitaires au tournant des 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles ». Revue *Le français en Afrique* (dir. Ambroise Queffélec), n° 22.
- Manzano, Francis (2009), « Les langues minoritaires en Méditerranée Occidentale : entre régression, affirmation et mondialisation ». Revue *Dialectologia et geolinguistica* (DIG), Mouton De Gruyter, n° 17.
- Manzano, Francis (2011), « Le français en Tunisie, enracinement, forces et fragilités systémiques : rappels historiques, sociolinguistiques, et brefs éléments de prospective », *International Journal of the Sociology of Language*, numéro spécial *The sociolinguistics of Tunisia*, coordonné par Lotfi Sayahi. De Gruyter-Mouton.
- Manzano, Francis (2012), *Maghreb : une francophonie sur la brèche, une interface en Méditerranée*, Lyon, Publications du CEL.
- Martí, Ramon (1986), « La integració a l'« alou feudal » de la seu de Girona de les terres beneficiades pel "règim dels hispans": Els casos de Bàscara i Ullà, segles IX-XI ». *Revista de la Facultat de Lletres de la Universitat de Girona*, N° 5-6, 1985-1986.
- Nadal, Josep M. & Prats, Modest (1993), *Història de la llengua catalana*. 1/ Dels orígens fins al segle XV. Barcelona, Edicions 62.
- Pirenne, Henri (1937), (1937, rééd. 1992). *Mahomet et Charlemagne*. Paris, Presses Universitaires de France, collection « Quadrige ».
- Sanchis-Guarner, Manuel (1980), *Approximació a la història de la llengua catalana*, Salvat.
- Sapir, Edouard [Edward] (1921), *Le langage: introduction à l'étude de la parole* [Traduction française de *Language: An Introduction to the Study of Speech* (1921)], Paris, Payot.
- Sénac, Philippe (2002), « Les Carolingiens et le califat abbasside (VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles) ». *Studia Islamica*.
- Sénac, Philippe (2006), *Al-Mansûr, le fléau de l'an mil*, Perrin.

- Sénac, Philippe (dir.) (2007), *Villes et campagnes de Tarraconaise et d'al-Andalus (VI<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)*, Toulouse, CNRS, coll. *Méridiennes*, série *Études médiévales ibériques*.
- Solà-Solé, Josep M. (1973), *Corpus de poesia mozàrabe*. Barcelona, Hispam.
- Valérian, Dominique (dir.) (2011), *Islamisation et arabisation de l'Occident musulman médiéval (VII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- Vallverdú, Francesc (1977), *El fet lingüístic com a fet social*. Barcelona, Edicions 62 s/a.